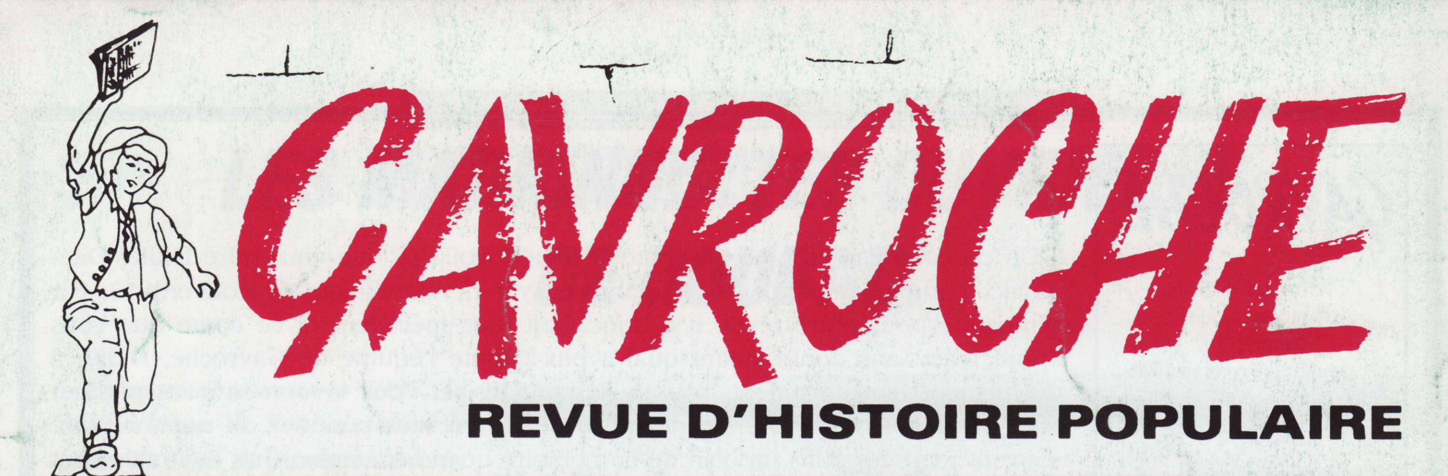


GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 35 F Bimestriel n° 102 – 17e année – novembre-décembre 1998

En dernière page : **Didier Daeninckx a écrit un conte de Noël pour nos lecteurs.**

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 102
novembre-décembre 1998

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 02.32.33.22.33

Directeur de la publication :
Georges PELLETIER

Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET

Avec la collaboration
pour ce numéro de
S. BOULOUQUE
E. COMMUN
D. DAENINCKX
J.J. GANDINI
J.J. LEDOS
F. MASANÈS
J.L. PANNÉ
J. PAPP
G. PELLETIER
F. THEOFILAKIS
J. TREMINTIN
B. VANDEPLAS

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 01.40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Un cadeau beau comme un conte de Noël ! Voilà ce que vous offre Didier Daeninckx dans ce numéro de fin d'année (voir dernière page de couverture). Par sympathie pour notre revue il a donc écrit tout spécialement ce conte que vous apprécierez sans doute autant qu'il a plu à toute l'équipe de Gavroche, Didier a décidément bien du talent. Nous le remercions, et vous invitons à vous plonger dans ses livres. C'est une bonne façon de revivre des périodes de notre histoire souvent remisées dans un coin de la mémoire quand elles n'ont pas été totalement occultées. A Gavroche on aime !

Nous sommes heureux également de la manière dont vous avez répondu à notre appel lancé dans le précédent numéro. Nous vous demandions, dans un souci d'économie, de nous adresser votre réabonnement anticipé. 18 % d'entre vous nous ont fait confiance. Cet appel reste d'ailleurs valable jusqu'à la fin novembre, date à laquelle nous adresserons traditionnellement nos bulletins. Merci donc pour vos "réabonnements spontanés".

Parmi les nouveaux abonnés – auxquels nous souhaitons la bienvenue –, certains se plaignent de n'avoir pu trouver notre revue dans les kiosques ou chez les marchands de journaux. Il est bon de rappeler que notre diffusion se fait pour majorité par abonnements car la diffusion par NMPP, nous permettant d'être présents dans les Maisons de la Presse, impliquerait un tirage dont il nous serait impossible d'assurer le financement. Toutefois, grâce au soutien dynamique de Diff'Pop (Diffusion Populaire), nous sommes distribués chez quelques libraires sympathisants dont nous nous devons de publier la liste. Cette liste figure en page 25.

Si nous rencontrons des difficultés pour faire connaître notre revue, les libraires, et en particulier les libraires de quartier, ont, de leur côté, bien du souci à se faire pour leur avenir. La concurrence des hypermarchés pointe à l'horizon, elle est dangereuse, car elle peut réussir au détriment de la qualité des œuvres diffusées. Les Grandes Surfaces vont tendre à développer ce qui se vend – avec la complicité de certains éditeurs. Au nom de la rentabilité, ils élimineront les ouvrages jugés trop "élitistes" ne se fiant qu'à la "liste des meilleures ventes" ou des ouvrages programmés dans les émissions de télé ou de radio. C'est la raison pour laquelle nous soutenons les professionnels du livre : ils connaissent bien leur difficile métier, sont toujours de bon conseil, aimables de surcroît, de plus et contrairement aux apparences, les prix pratiqués – grâce à la loi Lang – sont strictement les mêmes partout.

Autre motif de satisfaction, nous avons le plaisir d'accueillir dans notre équipe de nouveaux jeunes auteurs. Dans ce numéro, nous faisons place à certains d'entre eux. Et ce n'est qu'un début.

Vous voyez bien que nous avons tout lieu d'être contents, et parodiant la célèbre chanson estudiantine, nous pouvons chanter le cœur à l'aise :

Non Gavroche n'est pas mort,

Car il tire encore,

Car il tire encore. *

* Titre du Canard Enchaîné du 1er octobre 1998 annonçant à ses lecteurs la continuité de notre parution.

PENSEZ A VOUS REABONNER

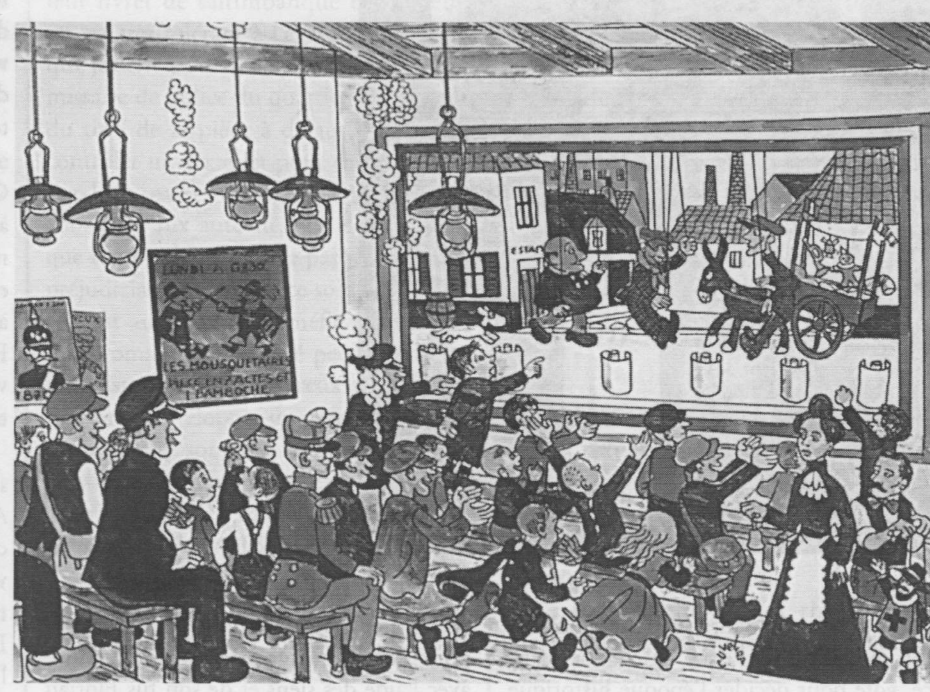
De nombreux lecteurs nous ont déjà adressé leur réabonnement pour 1999. Nous les en remercions. Toutefois dans un souci d'économies, nous demandons à ceux qui ne l'auraient pas encore fait, de nous envoyer le montant de leur réabonnement 1999, lequel n'a pas changé depuis maintenant 6 ans.

Comme par le passé, nous acceptons les abonnements à tarif moindre de la part de ceux qui sont momentanément dans la gêne. Ils sont largement compensés par les abonnements de soutien qui nous parviennent régulièrement comme autant d'encouragements. Qu'ils en soient tous remerciés.

LES MARIONNETTES OUVRIERES DE ROUBAIX

En septembre-octobre 1997, la Médiathèque de Roubaix, dans le cadre du mois du patrimoine écrit, organisait une exposition : "papiers et marionnettes". Le très beau catalogue publié à cette occasion sous la direction de Bernard Grelle, conservateur de la Médiathèque et initiateur du rassemblement patient, depuis près de 20 ans, de tout ce qui concerne la marionnette, livres, écrits, objets parfois, permet d'affirmer la présence forte de Roubaix dans la défense d'un art qui a marqué l'histoire de cette ville. Le catalogue évoque en effet, avec une "petite histoire des marionnettes à Roubaix", la constitution du "fonds marionnettes" de la Médiathèque de Roubaix, occasion avec le catalogue de l'exposition d'en évoquer la richesse. Le fonds est, en effet, très richement pourvu en sources locales et régionales... mais de façon générale, tout ce qui concerne la marionnette intéresse la Médiathèque de Roubaix et son conservateur.

Ajoutons à ce travail le fait d'importance que le Théâtre de Louis Richard, fondé à Roubaix en 1884, le plus important de la ville est toujours en activité avec une quatrième génération de "montreurs de marionnettes" et qu'un travail systématique de recherche a été mené sur ce phénomène de culture ouvrière qui a marqué le dernier quart du XIXe siècle dans cette ville. En septembre 1997 paraissait en effet, à la Voix du Nord Editions "Al comédie !".

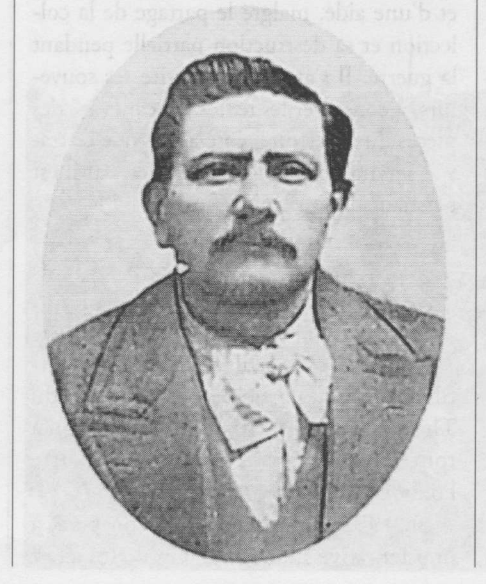


Le théâtre Louis, par Roland Cuvelier.

Dans la seconde partie du siècle dernier, dans la période de l'expansion industrielle, des dizaines de petits théâtres de marionnettes jouaient dans des caves, des greniers, des estaminets pour les spectateurs des quartiers populaires de la région lilloise mais aussi Valenciennes ou Arras.

Imitation du théâtre, substitut ou complément à la lecture, ce "théâtre du pauvre" est un moyen d'apprendre l'histoire de France à travers de grands "drames de combat", de s'émerveiller devant les déclamations en français grandiloquent parfois parsemé de picardismes involontaires. Mais le spectacle se terminait avec un "boboche", petite comédie dont les héros parlent la langue populaire, le picard (ou patois). Louis et Gustave De Budt, Nassez, Muller, Fieuw et bien d'autres ont laissé leurs noms dans la mémoire des anciens Lillois tandis qu'à Roubaix Louis et Léopold Richard dominèrent tout un monde de modestes "montreurs de marionnettes".

Louis Richard (1850-1915)



Louis Richard

Né à Bruges, en 1850, venu à pied à Roubaix à l'âge de 13 ans, cordier puis mécanicien, Louis Richard fréquente les théâtres de marionnettes, y manipule, apprend seul le français et la lecture pour être en mesure d'ouvrir son propre théâtre.

En 1869, il débute dans un greniere. En 1884, il ouvre, enfin, son théâtre au n° 43 de la rue Pierre-de-Roubaix. Il va accumuler plus de 500 marionnettes, des milliers de costumes et présente des spectacles qui mettent en scène plus de 100 personnages. Louis Richard sera le seul, dans la ville, à consacrer toute son activité au théâtre. Grâce à ses énormes capaci-



Marionnettes centenaires de Roubaix et Lille.
Théâtre de Louis Richard et de Louis De Budt (Lille).
Collections T.C.R.

tés de création, il saura suivre les goûts de son public qui, à l'issue de chaque séance, vote pour décider l'époque historique de la prochaine pièce. Louis Richard sera même capable de proposer à son public des pièces sur l'actualité de l'époque : les Boers et la guerre du Transvaal, par exemple, en 1901.

Louis Richard répond au besoin de culture d'un public attaché à la vérité historique suivant parfois le spectacle avec un livre d'histoire sur les genoux pour s'assurer qu'il n'y a pas d'erreurs ou d'anachronismes. Ce public, en 1898 lui imposera un acte supplémentaire pour la grande pièce sérieuse à la place de la "bamboche" comique en picard. Mais Louis Richard parviendra à rétablir ces bamboches avec les personnages de "P'tit Morveux", "Gros Jacques" et "Dominique" pour le public, encore plus modeste, des séances du jeudi.

Le Théâtre de Louis Richard résistera bien, de 1907 à 1914, à la concurrence du cinéma qui sera fatale à la plupart de ses confrères. Louis Richard disparaît en 1915.

Léopold Richard

En 1920, Léopold Richard, le plus jeune des fils de Louis, reprend le flambeau.

Il fera vivre le théâtre pendant 20 ans, pour un public alors composé essentiellement d'enfants. Léopold Richard joue pour de très maigres recettes, et assure, avec l'aide des siens et de son fils Florian Richard, en particulier, la survie de l'œuvre paternelle, malgré son travail à l'usine. Léopold Richard constatera, avec amertume, que ces 20 années de travail acharné ne lui auront même pas procuré les moyens d'entretenir son matériel.

En 1940, le théâtre fermera, à la mort de Madame Veuve Louis Richard. La maison sera vendue, le théâtre détruit, les marionnettes et le matériel du théâtre partagés entre Léopold Richard et sa sœur Léopoldine Dervaux.

Léopold Richard, jusqu'à sa mort en 1976, tentera de faire revivre le "Théât'Louis" malgré l'absence d'une salle et d'une aide, malgré le partage de la collection et sa destruction partielle pendant la guerre. Il s'attachera à écrire ses souvenirs, à conserver les textes et "canevas" des pièces du répertoire, convaincu que ce travail servira de "jalons" à d'autres, car il est persuadé que rien n'est fini.

Le renouveau

Florian Richard, fils de Léopold, petit-fils de Louis, participera à l'activité du Théât'Louis de 1930 à 1940, ainsi qu'à toutes les tentatives de faire connaître l'œuvre familiale.

En 1952, il participe, avec son père, à une tentative menée par Cyril Robichez pour faire revivre, au "Cinéma Noël" de Roubaix, le vieux Théât'Louis. Il y aura encore quelques représentations mais, en 1976, Léopold Richard disparaît. Quelques mois après son décès, ses enfants, Eugénie Tiberghien et Florian Richard, jouent un "boboche" au Musée de l'Hospice Comtesse de Lille avec la voix enregistrée de leur père, à la demande de Monsieur Philippe Jessu, conservateur du Musée.

En 1977, Andrée Leroux et Alain Guillemin entreprennent des recherches à Roubaix sur les marionnettes traditionnelles. En 1978, une première exposition est présentée à Roubaix. Cette même année, Eugénie Tiberghien et son frère Florian Richard ramènent à la scène les vieux héros Jacques et Morveux sur un texte d'Alain Guillemin.

En 1979, de nouvelles marionnettes sont créées et jouent. Florian Richard, Andrée Leroux et Alain Guillemin constituent l'Association pour le Renouveau de la Marionnette à Tringle et son théâtre qui prendra le nom de Théâtre Louis Richard en faisant le choix de l'activité professionnelle.

Paradoxes

Ce théâtre de marionnettes est lui-même profondément contradictoire. Théâtre du pauvre, il met en scène les grands de ce monde et de l'histoire dans des costumes somptueux. Art populaire, il fait côtoyer d'inévitables à-peu-près dans le langage ou les décors et une volonté de perfection dans la qualité des marionnettes en particulier. Théâtre de tradition régionale, il subit, et souvent propage, l'influence de la culture officielle de langue française... mais à d'autres moments ou pour d'autres publics, les personnages d'expression picarde, les patoisants occupent le devant de la scène.

Les marionnettes de Flandre française de langue picarde ne sont pas devenues, comme leurs sœurs siciliennes, liégeoises, bruxelloises, anversoises, l'"enseigne" d'une région. On les a méprisées, on les a longtemps oubliées. L'absence d'un réel sentiment régionaliste, capable de se définir positivement, a failli provoquer la disparition de toute trace de ce théâtre. Mais on a beaucoup moins fortement, de ce fait, imposé une vision simpliste de ce phénomène, dans la mesure où il n'a jamais été perçu et analysé comme "manifestation folklorique".

"In jeuera nous-mêmes !"

1894 à Roubaix : ouvriers et cabaretiers, élus socialistes au conseil municipal de la ville, discutent des problèmes du "Grand Théâtre" dont on craint qu'il ne soit privé de troupe professionnelle. L'un des élus, Wilfart, s'écrie : *"Si y'a nin d'troupe, in jeuera nous-mêmes !"* Le journal républicain anticollectiviste hebdomadaire, le Roubaisien, s'empare de ce mot et commente : *"Par ces paroles, le prusco Wilfart voulait signifier que ses collègues et lui-même sont de vulgaires cabotins, bons tout au plus à figurer sur un théâtre de marionnettes."*

Il est certes très classique de comparer les hommes politiques à des marionnettes... tout en leur reprochant de manipuler les foules (les pauvres marionnettes ne pouvant, devant la justice tout au moins, protester pour injure et diffamation).

L'auteur de cet article utilise le mot "cabotin", non dans son sens picard qui désigne les marionnettes (ce mot picard ne se trouve plus, à la fin du XIXe siècle, dans la langue populaire roubaisienne), mais dans le sens péjoratif qu'il a pris en français pour désigner un acteur. L'illustration de cet article, une caricature présentant Wilfart en marionnettiste et ses amis du conseil municipal en marionnettes dans un castelet, nous montre un "théâtre Guignol", des marionnettes à gaines. A Roubaix, la presse, les élites ne connaissent pas, avant 1914, la marionnette à tringle. A Lille, la situation est à peine différente, les articles consacrés aux théâtres de marionnettes sont rares, même si l'on sent un certain intérêt se manifester dans les dernières années du XIXe siècle.

La formule de Wifart : *"In jeuera nous-mêmes !"* correspond bien, pourtant, à l'attitude des ouvriers de l'époque, friands de spectacles, ayant pour modèle le jeu du "Grand Théâtre" et son répertoire, et qui se donnent à eux-mêmes "la comédie" bon marché, proche d'eux, sans luxe intimidant.

"Laissez-les jouer entre eux !"

Le théâtre de marionnettes n'est pas l'objet d'une surveillance policière, on ne le craint pas sous l'angle politique. Il n'en est pas de même pour le théâtre d'acteurs. Les marionnettes ne sont pas prises au sérieux. Si l'on est très exigeant pour les montreurs de marionnettes qui veulent faire voyager leur scène et doivent, pour cela, obtenir obligatoirement leur livret de saltimbanque et bateleur, on est très tolérant à l'égard des ouvriers qui jouent pour leurs voisins. Le commissaire de police du quartier se contente du titre de la pièce à défaut de pouvoir contrôler un texte, et pour cause : "Laissez-les jouer entre eux", doit-on conseiller aux autorités. Et il est certain que toute cela ne semble pas pouvoir être préjudiciable à qui que ce soit.

Tout au plus, on se méfie d'un répertoire romantique, réputé peu moral. Les moralistes les plus rigoureux s'inquiètent de voir se développer une littérature dont les héros ne sont pas des saints ou des personnages d'une pureté exemplaire.

Le ministre de l'Intérieur illustrait bien cette attitude en 1860 en disant : "Le roman-feuilleton, qui, dans les colonnes inférieures du journal, blesse les sentiments honnêtes, fait autant et peut-être plus de mal que les excitations, qui, dans les colonnes supérieures, tentent d'agiter les esprits". Un écho de cette attitude morale se trouve dans une critique de spectacles forains à Saint-Omer. N'allons donc pas conclure que ce théâtre de marionnettes est porteur d'un esprit révolutionnaire :

"Si j'étais le roi Louis-Philippe, je ferais des rentes à Dumas, à Sue, à Soulié pour qu'ils continuent Les Trois Mousquetaires, Les Mystères de Paris et Les Mémoires du diable. *Il n'y aurait plus jamais de Révolution*", disait Joseph Mery. Et, en effet, le théâtre de marionnettes est, à l'évidence, imperméable à des influences politiques directes.

A la fin du XIXe siècle, à Roubaix, la chanson, la chanson de carnaval en particulier, est quelquefois utilisée comme support d'une activité militante. Rien de tel dans le domaine de la marionnette malgré toutes nos recherches dans ce sens. Les archives de police sont muettes à ce sujet. La presse anticollectiviste semble ne connaître que Guignol, mais rien dans les actes ou les déclarations des militants et responsables du Parti ouvrier ne laisse percer une prise en compte de l'existence des "comédies ouvrières".

Remplir un vide culturel

Le théâtre de marionnettes occupe un espace culturel vide à une époque où les organisateurs de spectacles, les municipalités, les partis, les églises ne cherchent pas à apporter une réponse à un besoin incontestable, néanmoins.

Le foisonnement des théâtres de marionnettes à Roubaix, nous semble être le produit d'une situation où, plus qu'ailleurs, on ne s'occupe pas des loisirs de la population ouvrière. A Tourcoing où le patronat et l'Eglise s'intéressent à la vie des ouvriers en dehors de leur présence sur le lieu de travail, on ne trouve pas de trace sérieuse de marionnettes (à l'exception des théâtres forains). L'absence d'archives du XIXe siècle dans cette ville fausse peut-être partiellement les perspectives et il serait encore une fois hâtif de conclure que la marionnette n'y a pas eu d'existence. Mais elle n'a certainement pas joué le rôle qu'elle a tenu à Roubaix.


14 BERCK-PLAGE - Théâtre guignol sur la plage. Léon, phot.-édit. Berck



Tyll Euleuspiegel. Théâtre Louis Richard.

Nous avons vu aussi qu'au début du XIXe siècle, les théâtres de marionnettes meurent, le café-concert et le cinéma s'installent, et cela est vrai dans les murs de Lille, comme à Roubaix dans le quartier de l'Epeule. Les théâtres de marionnettes restent, par contre, la distraction des quartiers peu atteints par les artistes professionnels et la diffusion d'une culture destinée au public populaire par le moyen du film en particulier.

Les quartiers du Cul-de-Four ou du Pile à Roubaix, certains secteurs de Wazemmes, le quartier isolé des Bois-Blancs autour de Lille, les banlieues, les petites villes restent le refuge des montreurs de marionnettes, reculant devant la diffusion d'une culture qui peut être proposée au public populaire : le film, reproduit, peut être largement distribué.

Quelle culture et quelle langue ?

La profession des montreurs de marionnettes, les lieux d'implantation des théâtres, l'origine sociale des spectateurs permettent, sans conteste, de caractériser les "comédies" comme théâtres ouvriers. Si le répertoire est inspiré par la "littérature populaire", il ne représente pas un phénomène de création ouvrière autonome. Au mieux, il s'agit là de la représentation que les ouvriers se donnent d'œuvres qui ne sont pas les leurs, même si elles sont produites, aussi, pour eux. Lorsque les "comédies" rejouent les pièces données au "grand théâtre", elles adaptent, avec leurs moyens, souvent limités, les œuvres à leur public. Quand le montreur de marionnettes dispose des moyens nécessaires pour répondre, au mieux, à l'attente de son public, et Louis Richard est, en la matière, exemplaire, son théâtre tend, pour l'essentiel, à intégrer son auditoire à la culture dominante et moderne. Les ouvriers, majoritairement picardiants, mais aussi, souvent, de langue maternelle flamande, parfois wallonne, qui fréquentent le Théât'Louis viennent écouter cette langue étrangère qu'est le français, langue du centre-ville ou d'autres classes sociales. Ils découvrent l'histoire de France ou en améliorent leur connaissance. Les grands idéaux qui animent les héros sont ceux de la République et de l'école de Jules Ferry. Pour faire formule, nous pourrions dire qu'on "devient français au théâtre de marionnettes", pour employer le jargon à la mode, qu'on s'y "intègre" ou qu'il s'agit d'un théâtre-citoyen ! En contrepoint, il faut mettre en évidence le "boboche", ce reflet plaisant de la réalité ouvrière. Marginal dans le spectacle, il est menacé au début du siècle. Le Jacques lillois perd souvent sa langue régionale, son costume caractéristique, pour se déguiser parfois, à l'époque où le public fréquente déjà le cinéma, en Charlot. Mais en même temps, les anciens spectateurs conservent encore aujourd'hui un souvenir fort, celui des personnages patoisants, les leurs... Le théâtre de marionnettes peut être vu comme le moyen économique d'accéder à la Culture, la culture nationale ou de celle des classes dominantes. Il peut aussi être décrit comme un élément d'acculturation des populations régionales de langue picarde, d'origine ouvrière. Dans ce théâtre s'exprime la lutte entre cultures et langues et, dans le meilleur des cas, le picard est enfermé dans le registre comique, le supplément au programme, le genre mineur. Les folkloristes inverseront les rôles dans leur action... mais pas dans la réalité !

Faire vivre la tradition

Curieux défi que celui de l'implantation, en 1990, après des années d'itinérance, de tournées en France et en Europe de l'équipe professionnelle du Théâtre Louis Richard, héritière d'une tradition et d'une œuvre familiale transmise par les descendants du fondateur, Eugénie Tiberghien et, en particulier, Florien Richard. Les conditions matérielles qui firent éclore ce phénomène culturel n'existent plus, ou plus guère. L'industrie textile a marqué la ville, laissé une trame parfois déchirée... mais les navettes vont et viennent ailleurs dans le monde, là où la main-d'œuvre est moins chère... Ne s'agit-il pas de faire vivre des morts ? La marionnette mort-vivant, représente les anciens qui, peut-être, peuvent de nouveau beaucoup nous apporter. Abandonnées par le progrès, les marionnettes ont sans doute un rôle nouveau à jouer dans ce théâtre d'un monde contemporain où le progrès nous a laissé tomber.

Dans des règles de jeu différentes, avec des scénographies contemporaines, les marionnettes à tringle jouent "L'île au trésor" d'après Stevenson, "Le fantôme de Canterville" d'après Oscar Wilde et retrouvent leur rapport au livre... alors que des enfants, en grand nombre, arrivent à la fin des études primaires sans maîtrise de la lecture. Morveux Courtelapette, dit P'tit Morveux, parle toujours picard, il l'enseigne même, avec ses méthodes pédagogiques propres, et enrichi le lexique, souvent appauvri, de ceux qui retrouvent leur langue traditionnelle. Le comprend-on encore ? Il sait très bien se faire comprendre et lorsqu'il entre dans le jeu de la satire politique, sa langue est bien plus claire que la "langue de bois" !

Dans les formules traditionnelles avec "Tyll Eulenspiegel", "La tentation de saint Antoine", "Boboches", "La Nativité", avec des marionnettes géantes "habitées" par leur manipulateur pour "Langage d'oiseaux" ou en spectacle de théâtre de rue, "Kernok le pirate", avec des ormes et une écriture très contemporaine pour "Pur amour inoxydable", un spectacle en projet pour commémorer le philosophe Ibn Rushd (Averroés), un art multiforme retrouve aussi, avec sa référence à Louis Richard, un public d'adultes.

Théâtre Louis Richard

La parole, les idées, les rumeurs n'ont pas de limites :

La Grande Peur en Haute-Auvergne

"La Grande Peur est le nom conservé par l'histoire au phénomène étrange et formidable d'affolement qui congestionna la France entière dans la seconde moitié du mois de juillet 1789" (1).

De cette grande panique au cycle des fédérations qui atteint son point culminant le 14 juillet 1790 (2), une année de construction et d'affirmation de la Révolution a bien lieu. C'est bien un espace national pour reprendre M. Vovelle, qui se constitue dans cette année "de la peur à l'espérance" (3).

La Haute-Auvergne est un des exemples parmi d'autres mis en lumière par G. Lefebvre, qui montre que cette Grande Peur n'est "qu'une gigantesque fausse nouvelle" (4). Il reste que cette rumeur a des conséquences directes sur le devenir de la Révolution et fait naître une relative politisation provinciale. Les nobles font les frais du fantasme des brigands, ce qui prouve une accentuation du malaise et une grave rupture avec la bourgeoisie et surtout le monde paysan, qui soupçonne l'aristocratie d'un complot.

Nous nous contenterons, par les faits, de montrer ici la diffusion de ce mouvement et les conséquences de celui-ci sur l'organisation militaire et politique du Tiers-Etat dans la Haute-Auvergne. Les travaux de M. Boudet au début du siècle puis, plus tard, de M. Leymarie nous serviront de bases pour la compréhension de ce mouvement fort important (5).

De l'alerte à sa propagation

L'alerte se produisit le 25 juillet 1789, à Saint-Flour et à Maurs : "M. Joseph-Raymond Ruat, lieutenant-général de la prévôté de Mardogne (6), écrit de Saint-Flour, le 8 août 1789, à l'un des fonctionnaires de l'Intendance à Clermont, une lettre : "Vous avez sans doute éprouvé à Clermont l'alarme que nous avons eue ici le 25 juillet. Elle a été générale dans toute la Haute-Auvergne ; tout le monde a pris les armes tant à la ville qu'à la campagne. Tout a fini comme je l'avais prévu, c'était une fausse alarme, et tout est tranquille. Il en est résulté un bien : on a composé dans la ville une milice bourgeoise qui monte la garde et fait la patrouille toutes les nuits. On veille nuit et jour dans les campagnes à ce qu'il ne paraisse aucun voleur. Les paysans dans les campagnes arrêtent tous ceux qui passent et qui n'ont pas de certificats en règle ; au moyen de quoi les voleurs ne pourront guère se tenir que sur les grands chemins pendant la nuit" (7).

Le 29 juillet Antoine Palis, procureur de la commune de Maurs, fait son rapport au conseil municipal sur les mesures prises par les officiers dès le 25 juillet.

On a immédiatement formé une milice bourgeoise et renouvelé les anciens traités d'alliance avec la commune d'Aurillac. On a, en outre, député M. Benoît Jalenques, avocat et membre du conseil, à la commune de Figeac pour lui proposer de conclure un traité de même nature. Le conseil élit l'avocat Jalenques, J. B. Darsses et le notaire Galtayries pour s'acquitter de cette mission (8).

Dès le 26 juillet, l'assemblée de Figeac répond favorablement aux propositions d'alliance de la municipalité de Maurs, ce qui contribue à l'aggravation du danger et sa propagation.

Le 25 juillet, également, M. de Nevers, père, notaire royal et syndic de la municipalité de Laroquebrou expose devant le conseil que "vu les circonstances fâcheuses où se trouvent toutes les provinces du royaume" il est utile d'envoyer une députation à Aurillac pour "renouveler l'union et alliance offensive et défensive qui ont subsisté de tout temps entre les villes d'Aurillac et de Laroquebrou" (9).

Quinze membres du conseil sont élus pour porter cette proposition d'alliance, deux magistrats, quatre notaires ou avocats, deux médecins, un huissier, quatre bourgeois, un aubergiste et un vitrier. M. de la Barthe, lieutenant général criminel du bailli d'Aurillac, chef de la mission, témoigne "au nom des citoyens de Laroquebrou" de leur dévouement "pour la défense de la patrie et le bien de la liberté, prêts à sacrifier pour elles jusqu'à la dernière goutte de leur sang... Nous venons, messieurs, nous joindre à vous, pour nous



Exemple d'une iconographie du XIX[e] s. inspirée par la "grande peur"

opposer aux ennemis de l'État, et assurer la gloire et le bonheur de notre Auguste Monarque. A votre exemple, nous avons rendu l'hommage le plus éclatant à la noble fermeté des communes qui a opéré la réunion des ordres que nous désirions depuis longtemps" (10).

M. de Lorus, seigneur de Verniol, capitaine de cavalerie en retraite, est le président de l'assemblée. Il accepte l'alliance qui est signée le lendemain 27 juillet 1789.

Laroquebrou conclut un traité de même nature avec la municipalité de Rouffiac.

Les délégués de Maurs, venus à Figeac pour conclure l'alliance avec cette municipalité, trouvent le 30 juillet cette ville en alarme. "Ils ont été forcés de quitter la ville de Figeac en proie aux alarmes les plus vives par la juste appréhension de voir fondre sur elle à l'improviste une troupe nombreuse de brigands qui mettant tout à feu et à sang partout où elle passe, a déjà ravagé Gourdon et autres villes du Quercy, et s'avance maintenant par Gramat vers La Capelle-Marival ; ne pouvant être d'aucune utilité aux citoyens de Figeac, ils sont partis en diligence et se sont séparés, pour aller chercher des secours dans les paroisses voisines (11).

Le lendemain, ils font connaître ces événements. Ordre est donné d'appeler par le tocsin tous les habitants. Ils se rangent en armes sur la place. Le tocsin fait lever les paroisses voisines : 600 hommes accourent de Boisset, de Quézac, de Lenhac, de Saint-Julien, de Vitrac. On les dispose prêts au combat.

Jusqu'à minuit, le calme règne. Mais un exprès annonce qu'Aurillac est menacée par des brigands venus de Laroquebrou. L'agitation monte, si bien que deux maraudeurs surpris par une patrouille sont pris pour des ennemis. Des coup de feu sont tirés. "Aussitôt, la population se réfugia dans les bois et les villages voisins... le bourg de Saint-Étienne, en proie aux mêmes terreurs, se réfugia aux rochers de Lendenos et y passa la nuit" (12).

Le 31 juillet à Aurillac, la nouvelle arrive, par Laroquebrou et Mauriac, que les brigands ravagent le Limousin. Le conseil municipal décide de se tenir en session extraordinaire.

"Il a été lu une lettre le 31 juillet adressée au conseil municipal par la municipalité de Mauriac... (qui) annonce qu'une troupe de seize mille hommes a ravagé la ville de Cholet, en Poitou, que de là elle s'est portée à Solignac, à Uzerche, qu'elle met tout à feu et à sang sur son passage, qu'elle a attaqué Tulle, que les habitants d'Argentat ont abandonné la ville... (On) finit par demander pour la ville de Mauriac un prompt secours, tant d'hommes que d'armes et de munitions... " (13).

Le Conseil fait prendre les armes à tous les hommes valides, lance une quête pour subvenir aux frais de la défense et appelle les paysans, en les priant de ne pas quitter leurs villages sans avis afin d'éviter qu'ils ne soient confondus avec des brigands.

Les armes manquent, mais, de toutes parts, les offrandes volontaires arrivent à la municipalité afin qu'elle s'en procure. Le 3 août, le président du conseil municipal annonce à ses collègues que les divers corps religieux et communautés de la ville "empressées de donner au public un témoignage de leur patriotisme et de leur zèle pour la défense de la cause commune" ont offert :

- Les religieuses de la Visitation : 720 livres.
- Les dames de Saint-Joseph : 720
- Les religieuses de Notre-Dame : 600
- Le Chapitre de Saint-Géraud : 600
- L'Abbesse du Buis : 300
- Les pères Carmes : 150
- La communauté des prêtres : 120 livres de la paroisse.
- Les pères Cordeliers : 96.

Tous ces dons sont acceptés avec reconnaissance et le Conseil vote des remerciements aux communautés (14).

A ces deux courants, celui du Quercy et du Limousin, s'ajoute la menace des brigands de la Limagne. Son approche est connue le 31 juillet à Vic-sur-Cére.

Que se passe-t-il à Saint-Flour ?

Paradoxalement, Saint-Flour reste calme et met longtemps à réagir. Le 30 juillet seulement, l'heure lui paraît venue d'établir une milice locale. Le 31 a lieu l'assemblée générale des habitants. Le maire Spy des Ternes tient ce langage : "L'état de trouble où se trouve la France dans ce moment a déterminé les principales villes du royaume à établir des milices bourgeoises. Leurs avantages sont principalement de préserver les citoyens de toute incursion de la part des gens mal intentionnés soit étrangers, soit domiciliés... il est donc à propos de délibérer s'il est pressant d'établir une milice bourgeoise ou d'attendre la proclamation et l'autorisation de l'assemblée nationale. Sur quoi l'assemblée, tenant au nombre de trois cents personnes, il a été arrêté par acclamation que les trois ordres seraient convoqués pour délibérer sur les propositions ci-dessus faites. En conséquence, l'assemblée a renvoyé à dimanche prochain à trois heures après midi (la nouvelle réunion), à laquelle on invitera le clergé et la noblesse" (15). La peur ne paraît pas être présente dans ce conseil et les bruits extérieurs ne sont pas pris aux sérieux.

Cependant, la soirée du 31, la nuit suivante et le 1er août apportent à Saint-Flour des nouvelles qui vont également engendrer le mouvement de la Grande Peur.

A Allanche "plus de 2000 bandits sont prêts à tout ravager" (16). A Chaudesaigues, "ils courent le pays et ravagent tout" (17). La municipalité d'Aurillac communique aux officiers municipaux de Saint-Flour, dans la nuit du 31 au 1er août, la lettre de Lavergne du 30 juillet et celle de Maurs du 31 juillet (18).

Que dit-elle ?

"Nous sommes à la veille d'avoir l'ennemi à nos portes puisqu'il est à (environ) 10 lieues, et plus proche sans doute à ce moment. Nous avons jugé qu'il était important pour toute la province d'exterminer ces brigands dans le principe, parce que le nombre en augmenterait sans cesse. Le seul moyen d'y parvenir est, il nous semble, de réunir tous à cet effet. Nous vous prions de vouloir bien nous envoyer sur le champ des secours d'hommes, de fusils, de poudre, même de vivres, et de faire monter et amener vos canons ; vous promettant, dans le cas où ces brigands se tourneraient de votre côté, de (vous secourir) de tous nos pouvoirs... " (19).

Même après les dernières lettres, au lieu de convoquer les citoyens sur-le-champ, le Conseil n'avance pas d'une heure la seconde assemblée générale. La réunion a lieu le 2 août 1789 à trois heures du soir. M. Spys des Ternes donne lecture des lettres écrites à la ville, celles d'Aurillac, Allanche, Murat... Il dit que Saint-Flour étant "exposés aux plus grands dangers" d'après ces correspondances, deux mesures s'imposent : l'institution d'un comité extraordinaire et la formation d'une milice bourgeoise. Elle est composée de vingt membres parmi les trois ordres (20).

La milice se nomme "Légion de Saint-Flour", sous les ordres du colonel M. Jean de la Fage, vicomte de Cheylane, ancien lieutenant colonel des armées royales, chevalier de Saint-Louis ; la formation des compagnies et tous les règlements militaires du corps de milice restent confiés au colonel (21).

De la détente aux dernières agitations

Les brigands quercinois et du Limousin disparaissent aussi rapidement qu'ils sont arrivés. Maurs reçoit le 1er août un courrier de Figeac annonçant que cette armée de 14 000 à 16 000 brigands venus du Périgord a bifurqué et se trouve à Libos en Agenais (22). En conséquence, Maurs décommande les troupes d'Aurillac, renvoie dans leurs foyers les gens des communes de Quézac et de Parlan.

Aurillac écrit à Saint-Flour le même jour 2 août, 9 heures du soir : "L'alarme que nous avions conçue sur les premières nouvelles de l'approche d'une troupe de brigands, venant des provinces occidentales et méridionales, commence à se dissiper. Nous apprenons qu'au lieu de se diriger vers nous, elle se répand dans l'Agenais... " (23).

Dans la soirée du 2 août et pendant la nuit, les sanflorains apprennent également que la frontière limousine a perdu ses brigands.

L'apaisement est de courte durée. L'alarme se ravive aussitôt, par le président du comité de la municipalité de Malzieu en Lozère. Apparenté à une famille de sanflorine, il écrit à la municipalité le 2 août. Cette lettre arrive dans la nuit : "le danger nous menace de tous côtés... Mais il nous semble que le plus imminent vient du côté de Saint-Flour ; en conséquence, notre communauté vous envoie un exprès pour être informée des détails les plus authentiques qui vous seront parvenus, du genre d'excès auxquels les brigands se livrent et des dispositions qu'il conviendrait de faire pour les repousser. Il semble qu'il faudrait demander des troupes réglées de Clermont et du Puy, ces deux villes devant être suffisamment gardées par leur milice bourgeoise...". Il continue en priant Saint-Flour de "solliciter des secours auprès du commandement de la province ; en couvrant votre pays, ces mêmes secours pourraient garantir les frontières du Gévaudan" (24).

La population du Gévaudan n'est pas seule à croire Saint-Flour en contact avec les brigands. "Il est clair que les brigands ne sont pas loin de Saint-Flour ; s'ils ont osé vous attaquer, ils auront été certainement repoussés. S'ils ont osé le faire, vous ne risquez plus rien... (quelles sont) les villes attaquées ?" (25).

Les autorités de Saint-Flour ne semblent pas émues de ces nouvelles. La lettre que voici parle avec sang-froid, mais non sans inquiétude, des brigands de la Limagne. Elle émane de l'un des frères Bô, du Mur-de Barrès, dont l'un, médecin dans cette ville, devait être membre de l'Assemblée puis de la Convention, et être envoyé en mission dans le Cantal. Il écrit, le 2 août, de Vic-sur-Cére au comte de Valady seigneur de Cropières dans le Rouergue : "Je me hâte de vous apprendre que, depuis deux jours, nous sommes en alerte et menacés de plusieurs troupes de brigands du côté du Limousin et du côté de la Limagne. Tout le monde est armé ici, à Aurillac, à Saint-Flour, Murat et au Mur de Barrès. Nous avons établi des relations avec toutes les villes voisines... Nous sommes tranquillisés du côté du Limousin... Aurillac nous a fait donner hier soir que les brigands se sont repliés du côté de l'Agenais... mais nous n'avons point de nouvelles de la Limagne. On m'assure qu'ils sont environ 1900" (26).

Saint-Flour reçoit le même jour un billet laconique en date du 1er août de François Teillard-Chaumeil, prévôt de Murat, futur député à l'Assemblée législative en 1791, maire de Murat en 1793, remplacé alors comme trop modéré. Il annonce l'arrivée des brigands de Limagne : "nous venons vous demander vos avis, aide et secours" (27). Une autre lettre de celui-ci apprend aux officiers municipaux sanflorains que "Allanche et toute la contrée allant au secours d'Ardes et Issoire au nombre d'environ trois mille hommes... un exprès... les fit rétrograder... (Les brigands sont) passés d'un autre côté" (28). Il demande enfin des nouvelles de cette bande de brigands : "Combien sont-ils ? en ordre de bataille et avec de l'artillerie ?" (29). Il envoie les mêmes notes à Vic qui arrivent très rapidement à Aurillac.

Les derniers frémissements de la Grande Peur auvergnate nous parviennent de Murat.

Le prévôt Teillard raconte celle-ci aux officiers municipaux de Saint-Flour dans une lettre datée du 3 août 1789 : "... Le nommé Chadefaux, paroisse de Celles, est arrivé à Murat... annonçant dans tous ses passages que le village de Montdeferrand était tout en feu... Sur l'énoncé de cette nouvelle, Chadefaux a été constitué prisonnier. La moitié des habitants à peu près se sont rendus à toute vitesse sur ces lieux, et l'on a connu au même instant que la nouvelle était fausse.

Peu de minutes après la translation du prisonnier de la chambre de la geôle en prison, M. Tallandier cadet (gendre du prévôt), qui montait à toute bride pour se rendre à l'incendie, m'ayant ajouté qu'elle était réelle et que des ouvriers de certains domaine étaient venus l'en avertir, j'ai cru dès ce moment à un incendie effet de l'imprudence ou de l'esprit de quelque mauvais citoyen... le public, de retour, s'est porté en foule vers les prisons... il a été... surpris de ne pas y trouver Chadefaux. Il est assuré qu'en ce moment il l'aurait taillé en pièces...

Dans le même temps, une autre personne s'est portée vers Allanche où elle a semé la fausse nouvelle que Moissac et Joursac avaient été brûlés" (30).

A Cheylade, le même individu répand le bruit, criant aux habitants que les brigands arrivent et dans les villages voisins que Cheylade brûle. Les hommes de la paroisse de Cheylade s'enfuient dans les montagnes. En peu de temps, cette paroisse de 5 000 hectares est déserte. Trompé par cette panique, le prévôt Teillard dépêche un courrier au bailli d'Apchon : "vite, du secours ! Les brigands sont à Cheylade". Les gens d'Apchon vont le reporter à Chalinargues, à Valeugeol...

La panique franchit la montagne pendant la nuit du 2 août au 3 août. Des coups de feu sont entendus, le tocsin sonne sur le versant sud de la chaîne dans toutes les paroisses de la montagne (canton de Vic). La peur se propage de la vallée de Cère dans celle de la Jordanne, le tocsin sonne à Lascelle (31).

Une lettre de Méjansac de Pierrefort, reçue par le maire de Saint-Flour le 4 août, complète celle de Teillard et permet d'apprécier l'ampleur du phénomène. "Nous avons eu, lui dit-il, une alarme très vive le 3 août sur les quatre heures. La nouvelle est venue de Murat par Paulhac, Cezens et parvenue à Pierrefort. On nous annonçait l'irruption des brigands au nombre de dix-neuf cents dans l'Artense. Aussitôt nous avons fait courir du monde dans nos paroisses voisines ; et déjà à neuf heures du soir nous étions mille hommes sous les armes jusqu'aux dents. Nous nous portions tous à Murat. La communauté de Pierrefort est allée jusqu'à Cezens où nous attendions jusqu'à midi du lendemain les autres paroisses voisines. Tout le monde a marché avec courage et détermination. M. le chevalier de Lastic était en route pour nous joindre, nous voulions le

nommer général. Je suis sûr que notre parti se serait porté à 3 000 hommes avant d'entrer à Murat. Des nouvelles ultérieures ont arrêté notre marche ; nous avions eu soin d'envoyer des gens en avant pour avoir des instructions et régler notre marche. On nous assure que ces gens-là ont pris la route de l'Agenais. Pour moi, je pense qu'il y a quelque chose qui tient de la politique, plutôt que de la réalité. Quoi qu'il en soit, les Français sont braves et se présentent bien. Quoi qu'il arrive, il faut vaincre ou mourir pour soutenir la couronne du Roi, et défendre nos droits et notre Liberté" (32).

Une autre lettre de Clermont du même jour réduit à l'état de légende les brigands de Limagne. "L'alarme qui s'est répandue dans votre canton s'était également répandue ici, et l'on nous annonçait que les brigands venaient de tous côtés. Par des démarches que nous avons fait faire, il a été reconnu que ce bruit n'avait aucun fondement, et l'on nous mande de Paris que dans toutes les parties du royaume il a été reconnu faux dans le même temps. Nous ignorons quel a pu être le motif de ces bruits..." (33).

A Aurillac, la Grande Peur prend fin officiellement le 5 août. La municipalité déclare : "les bonnes nouvelles se confirment, et de toute part. Le conseil apprend qu'il n'existe dans le voisinage d'Aurillac aucune troupe de brigands à craindre". Elle engage par une circulaire à toutes les paroisses du district de se livrer aux travaux pressants de la moisson (34).

Les conséquences de la Grande Peur

Même si une partie de la noblesse prend part à l'effort de mobilisation entrepris par les municipalités, elle n'en est pas moins en quelque sorte la première victime.

Cette mobilisation paysannes et urbaines entraîne une solidarité nouvelle du Tiers État. Le souci de résister au danger pousse les "masses" à s'intéresser à l'administration des cités et à déléguer aux officiers municipaux l'organisation d'une défense collective.

Les municipalités se structurent, on arme comme on le peut le Tiers État et les gardes nationales se forment rapidement. La défense collective s'organise autour d'une peur magique.

Les bruits courent, les fantasmes resurgissent et se libèrent pour atteindre naturellement, sans parfois même le savoir, la noblesse.

"Les châteaux, plus que jamais, parurent suspects ; les visites se multiplièrent. A Mauriac, le 31 juillet, on soupçonna celui de M. d'Espinchal de receler des personnages importants" (35). Le comte d'Espinchal est un des premiers nobles de la Haute-Auvergne à quitter sa région, pour la Savoie puis l'Italie dès le 17 juillet 1789. Le doute et la rupture avec l'aristocratie s'accentuent, l'unanimité contre certains seigneurs s'accomplit parfois.

L'affaire de Douhet débute le 31 juillet 1789, à la frontière limousine. Elle est significative d'une confiance vite perdue envers la noblesse. Une série d'événements mal interprétés fait de ce noble cantalien le chef d'une bande de brigands, alors qu'il est le chef d'une bande de paysans armés contre la venue éventuelle de brigands. "Le 1er août, à la suite d'une alarme locale, il s'était mis en route à la tête de ses vassaux pour aller au secours de ce bourg dont les habitants crurent voir arriver les brigands. Douhet fit halte et attendit les autorités qui vinrent s'enquérir et qui, sur ses explications, l'emmenèrent déjeuner tandis que sa troupe bivouaquait sur place. Mais les habitants de Saint-Angel ne furent pas rassurés, pour autant, sur les intentions de cet aristocrate et bientôt l'émeute se déclara. Les hommes de Douhet s'enfuirent à l'exception de quelques-uns qui furent prisonniers et on voulut massacrer leur chef ainsi que le baron de Belinay qui était venu le retrouver. On ne put les sauver qu'en les expédiant, dûment ligotés, à Meymac où, le danger n'étant pas moindre, on décida de les transporter à Limoges. Le trajet fut pénible, la population étant persuadée qu'elle voyait passer les chefs des brigands. A Limoges, on les mit en prison et, bien que le Comité eût vite reconnu leur innocence, il n'osa les libérer. Dès le 12 août, une brochure parut à Aurillac pour célébrer "la victoire des Auvergnats sur les aristocrates". Douhet dut publier un manifeste pour se disculper et il ne fut délivré que le 7 septembre sur l'ordre de l'Assemblée nationale elle-même" (36).

La Grande Peur précipite la ruine du régime seigneurial (37), et ébauche l'unité nationale dès la fin juillet 1789. "Dans l'intrusion de la Révolution au village..., la Grande Peur tient une place exceptionnelle" (38).

Elle porte également en elle les germes du mouvement des fédérations, qui atteindra son sommet, dans le Cantal comme ailleurs, dans la célébration du Champ-de-Mars du 14 juillet 1790.

La Grande Peur se diffuse dans l'espace cantalien, passe les montagnes avec une rapidité incroyable. Jamais aucune autre nouvelle ne sera aussi rapide.

La parole, les idées, les rumeurs n'ont pas de limites, de frontières ; la Haute-Auvergne en est un exemple.

Bernard VANDEPLAS

(1) B. Vandeplas, op ; cit., p. 165 (note 28).

(2) M. Vovelle : "La découverte de la politique", p. 29.

(3) G. Lefebvre : "La grande peur", ed. A. Colin, Réed. 1988, 270 p.

(4) M. Vovelle, op.cit. d'après G. Lefebvre, op. cit. p. 31.

(5) Marcelin Boudet : "La grande peur en Auvergne", R.H.A., année 1909. Et M. Leymarie : "La Révolution française dans le Cantal", notes dactylographiées aux Archives départementales du Cantal, en libre consultation.

(6) A. M. de Saint-Flour et A. M. de Maurs : registres des délibérations des Conseils municipaux.

(7) A. D. du Puy-de Dôme, C 1 350.

(8) A. D. registre des délibérations de la municipalité de Maurs, le 29 juillet 1789.

(9) Registre des délibération de la municipalité de Laroquebrou, cité par M. Boudet, op. cit. p. 11.

(10) M. Boudet, op. cit. p. 12.

(11) Idem, p. 13.

(12) Registre des délibérations de la municipalité de Maurs.

(13) A. M. d'Aurillac, session du Conseil de la municipalité, réunion extraordinaire du 31 juillet 1789.

(14) E. Ory : "La Révolution à Aurillac, 1789-1799", Aurillac, ed. Bancharel, 1890.

(15) A. M. de Saint-Flour, registre des délibérations du Conseil municipal.

(16) Idem.

(17) Ibidem.

(18) M. Boudet, op. cit. p. 20.

(19) A. M. de Saint-Flour, lettre D. n° 6.

(20) 5 membres du clergé, 5 de la noblesse, 10 du Tiers Etat ; cité par M. Boudet, op. cit.

(21) A. M. de Saint-Flour, registre des délibérations du Conseil municipal.

(22) Commune de Monsempron-Libos, canton de Fumel, arrondissement de Villeneuve, Lot et Garonne.

(23) A. M. de Saint-Flour, D. lettre n° 9.

(24) A. M. de Saint-Flour, D. lettre n° 11.

(25) A. M. de Saint-Flour, nous ne pouvons pas lire le nom de cette ville, il n'est plus lisible.

(26) M. Boudet, op. cit. p. 156-157.

(27) A. M. de Saint-Flour, D. lettre n° 12. Récit fait par une lettre des officiers d'Allanche à ceux de Murat, dont le prévôt Teillard envoie une copie.

(28) A. M. de Saint-Flour, lettre datée du 2 août 1789 à onze heures du soir, de Murat.

(29) A. M. de Saint-Flour, cité par M. Boudet op. cit. p. 159-160.

(30) Idem.

(31) A. M. de Saint-Flour, D. lettre n° 16 elle est adressée à M. des Ternes, maire de la ville.

(32) A. M. de Saint-Flour, D. lettre n° 19.

(33) Idem.

(34) A. M. d'Aurillac, registre des délibérations du Conseil municipal.

(35) G. Lefebvre, op. cit. p. 225.

(36) Idem, p. 227-228. Voir également M. Boudet, op. cit.

(37) Ibidem, p. 229.

(38) M. Vovelle, op. cit. p. 31.



Image traditionnelle du débit de boisson dans le paysage urbain du 19 siècle.

Le marchand de vin bellevillois à la croisée des chemins

Pour le 19 siècle, le contraste reste saisissant entre l'image du cabaret donné par le discours bourgeois et la réalité approchée à partir d'archives. D'un côté un milieu perçu comme une menace permanente, un anti-modèle des valeurs bourgeoises ; de l'autre une société qui s'assagit, plus préoccupée de loisirs quotidiens que de "grand soir".

Cet écart est particulièrement frappant à Belleville (1), notamment entre 1860, date de son annexion à Paris, et la Première Guerre. Ce quartier populaire semble faire parfaitement écho à ces représentation sociales. Alors accusation fondée ou grossière caricature ? Le débat qui place le cabaret au centre des regards ouvriers et bourgeois, révèle la place charnière occupée par le marchand de vin. Mais n'est-ce pas cette position de médiateur qui définit le mieux la spécificité de la profession ?

De très nombreux textes législatifs, articles de journaux ou reproductions graphiques mettent en scène le rôle néfaste du marchand de vin à travers le cabaretisme (2). Cette mise en accusation renvoie à un faisceau de griefs. Il y a d'abord la "bistrocratie", responsable de la désorganisation de la famille. Car l'homme qui boit, passe un temps inemployé hors du foyer conjugal et ne remplit plus sa fonction de père, au double de sens de géniteur et de *pater*. Il fait ainsi des "sans famille", dont ses "enfants terribles", les Apaches, trouvent refuge dans les cabarets bellevillois. Il y a l'eau-de-vie, devenue eau-de-mort, à l'origine de la dégénérescence de la "race". L'alcoolisme laisse à la nation une engeance contrefaite, pire il transforme l'"ange du foyer" en Marie-Madeleine. Ainsi s'explique la débilité de la population de Belleville, caractérisée par sa "*petite animation cérébrale, désastreusement entretenue, [son] intelligence de samedi de paie, de café-concert*" (3). Le buveur contrevient à la grandeur de la nation. La défaite de 1870 apparaît comme un cri d'alarme, que redouble la Commune. Celui qui boit devient aussi un "contre-producteur". Enfin, "*n'est-ce pas*, comme le soutient A. Roussel, *dans les cabarets que les ouvriers réunis se trouvent accessibles, sous l'influence alcoolique, aux programmes alcoolisés de la révolution ?*", exprimant ainsi la crainte des possédants face à "la Sociale". D'où la réaction d'E. Miguet dans son *Belleville réhabilité dans l'opinion publique*, qui se révolte contre les attaques d'une presse déchaînée qui fait des Bellevillois des "*parias de la société (...) [des] voyous, gredins, pétroleurs, incendiaires, égorgeurs*". Si les dernières flammes de la Commune s'éteignent à Bel-



leville, c'est de là que les Apaches partent à la reconquête de Paris.

Mais si les cabarets sont des lieux de rencontres séditieuses, s'ils distillent un poison mortel pour les valeurs bourgeoises et pour la nation, inversement, qui contrôle débit et débitant fait d'une pierre deux coups. Il guérit car en assainissant les débits, il attaque "le mal à la racine" ; il prévient car en régulant le nombre de ces commerces, il espère redresser "l'état moral et physique" du peuple et donc de la France. D'où l'enjeu de la surveillance et de la position charnière du débitant, d'où l'oscillation des autorités que traduit l'écart entre la législation et son application.

Si l'on considère un échantillon de 32 textes de 1851 à 1912 relatifs à la réglementation des débits de boisson parisiens, on remarque que les deux priorités des autorités concernent la sociabilité (billard, chant...) et les heures d'ouverture. Plus largement ce sont près des 2/3 du corpus qui concernent le débit dans son environnement spatial, le quartier, ou humain, les clients (4).

Ces textes réglementent l'exploitation du débit de boisson sur trois points : son mode d'exploitation ; la surveillance de l'exercice même du commerce (interdiction de vendre à crédit, à certaines personnes...) ; l'interdiction de divers commerces annexes (prostitution, jeux de hasard et d'argent...). Bref, le pouvoir cherche à surveiller aussi bien l'organisation interne du débit que ses relations avec son environnement, en sanctionnant les manifestations bruyantes de sa sociabilité et en réglementant ses relations avec le domaine public. L'ambition globalisante de la législation souligne la position d'interface du cabaret : entre le monde du travail et celui des loisirs, entre le privé et le public, entre les hommes et les femmes... C'est pourquoi la législation des années 1860-1914 reflète les hésitations du pouvoir entre tolérance et répression.

Loin de priser des abstractions peu mobilisatrices, accuser le marchand de vin revient à désigner les responsables du tapage nocturne comme des "secousses nationales". Le cabaret serait donc ce kaléidoscope spatial et social qui concentre les maux d'une société en mutation. L'application effective des dispositions législatives permet-elle de déceler un écart entre le discours officiel et la gestion du quotidien ?

Si l'on considère le nombre de débitants à Belleville entre 1885 - 1914, sa progression est continue : 900 établissements environs en 1885 et plus de 1300 à la veille de la guerre. Même évolution pour le nombre de marchands de vin pour mille habitants. D'après les calculs de G. Jacquemet, il ne cesse de croître passant de 2,6‰ en 1860 à 7,8‰ en 1910. Les jugements du tribunal de simple police de 1861, 1872, 1875 traduisent-ils aussi un changement d'attitude des autorités ?

Au lendemain de l'annexion, la surveillance policière semble s'effectuer sur tous les points de la législation urbaine. La rue est d'une certaine manière encore utilisée comme au 18e siècle. C'est un espace ouvert, perçu comme le prolongement de la boutique. Ainsi en 1861 est-ce encore la moitié des débitants condamnés qui laissent par exemple "*voguer sur la voie publique*" leur chien. Au-delà des problèmes de voirie, les autorités semblent particulièrement attentives à tout ce qui caractérise la sociabilité cabaretière. Les consommateurs conservés dans les établissements, avec ou sans jeu de cartes, les chants, danses et autres festivités sans autorisation sont les principaux chefs de condamnation.

En 1872 et 1875, la présence des débitants bellevillois dans les registres du tribunal de simple police s'explique différemment. D'abord, l'utilisation de voirie cesse d'être un problème majeur. Ensuite, deux types de délits se répartissent l'ensemble des condamnations : le problème des manifestations de la sociabilité et celui des chiens. Mais le fait nouveau en 1875, deux ans après la loi sur l'ivresse, c'est la nature des délits liés à la sociabilité. Bien qu'officiellement objet de toutes les attentions de la part des autorités, la sociabilité se signale par des infractions de même nature : des consommateurs retardataires. On ne relève donc aucun cabaretier ou marchand de vin bellevillois condamné pour avoir servi à boire à un individu en "*état d'ivresse publique et manifeste*". Application trop laxiste de la nouvelle loi ? Défaillance du système de surveillance policière, notamment des rondes ? En tout cas, cette absence dans l'espace bellevillois qui a en partie motivé le vote de la loi, étonne.



Il apparaît déjà que la place du cabaret dans les représentations sociales est plus complexe et ambiguë que ne le laissait supposer la première approche. Certes, le cabaret et le débit de boisson offrent des figures consensuelles que peut dénoncer le discours bourgeois. Mais la brève présentation des jugements permet de mesurer la portée du discours bourgeois : les autorités parisiennes, plus pragmatiques et plus politiques, considèrent ces établissements comme des moyens de contrôle non négligeables. Comment expliquer l'intérêt qu'elles portent au marchand de vin bellevillois ? Cette position d'intermédiaire se retrouve-t-elle dans ses caractéristiques démographiques ou certaines de ses pratiques professionnelles ?

Si l'on considère, par exemple, la situation familiale des débitants bellevillois donnée par les registres des commissariats, on s'aperçoit que le monde de la boutique s'organise autour d'une cellule familiale resserrée. Les familles nombreuses sont rares et, semble-t-il, n'atteignent jamais de grande taille (plus de neuf enfants). Inversement, les familles d'un à trois enfants représentent 88,6 % des parents, le modèle étant de n'avoir qu'un enfant (41,6 % des familles). Est-ce dû à une stratégie d'ascension sociale passant par le non-partage de l'héritage ? On ne peut que souligner l'importance de ce nombre, limite socioculturelle entre petite-bourgeoisie et classe ouvrière. Par sa situation familiale, le marchand de vin bellevillois est en voie de quitter le schéma traditionnel de la famille ouvrière et tente de s'approcher du modèle petit-bourgeois. Cependant, ses écarts

conjugaux rappellent la précarité de cette transition.

Quant aux pratiques commerciales, ce sont les dossiers de faillite qui apportent des éléments de réponses probants. D'abord par les causes de faillite. En effet, celle-là provient principalement d'un manque de ressources. La faillite de Talbeaux montre ainsi combien l'équilibre financier d'une partie des débitants bellevillois est précaire : il suffit que les recettes baissent pour que les créances ne soient pas remboursées et que le recours au crédit ne vienne alimenter la dette jusqu'au dépôt de bilan. L'exemple rappelle que les débits sont par nature des commerces soumis, comme toute entreprise de ce genre, aux règles du marché. Lieux de sociabilité certainement, mais aussi lieux de bénéfices et de rentabilité.

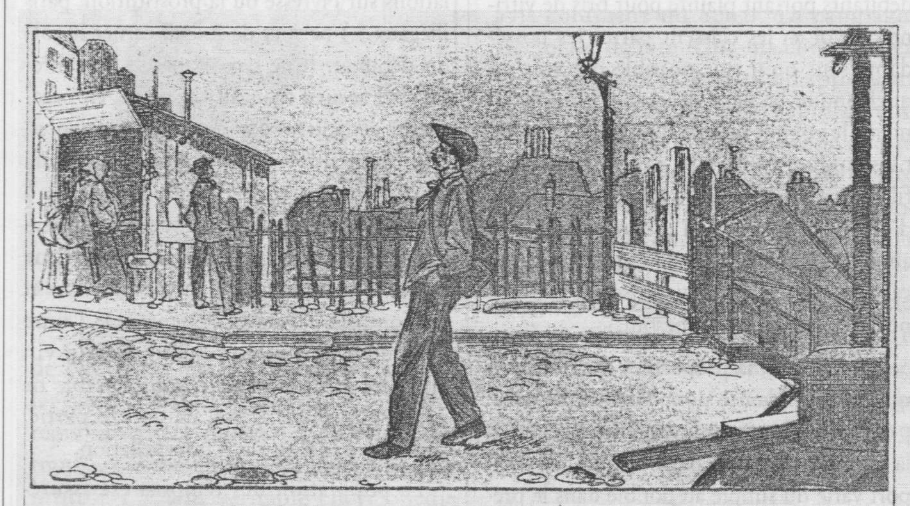
L'infortune de Courdesses montre à travers le jeu des dettes, autre origine de faillite, l'importance des relations sociales. Il vend son premier débit pour acheter un fonds de commerce de marchand de vin et hôtel meublé rue Bisson en 1889. Mais le prix d'achat n'est pas couvert par la vente du premier. Il s'endette et face à des créanciers impatients doit en 1893 donner son fonds en garantie du remboursement de 2 500 F. Des créanciers moins pressés, un délai supplémentaire et l'équilibre aurait pu être atteint. Il est des faillites où les créanciers acceptent un tel rééchelonnement. C'est le cas de Badiller. Après trois déménagements successifs, des finances exsangues, sa dernière installation "*eut lieu grâce notamment au concours et à l'aide bienveillante de quelques amis et de commerçants avec lesquels il était en rapport d'affaire qui lui prêtèrent leur appui*". La carrière des débitants se trouve de nouveau au croisement de deux sphères, ici les affaires et les amis. Il suffit que la raison commerciale l'emporte sur celle du cœur et le dépôt s'impose.

Côté consommateur, la pratique du crédit, quoique moins aisément perceptible, montre que le débitant doit savoir nouer des rapports différents selon les clients. Le montant du crédit varie en fonction des catégories professionnelles. Celui des petits artisans avoisine les 36 F alors que celui des employés s'élève à 58 F. Economiquement, c'est la précarité de la situation du marchand de vin, socialement le poids déterminant des relations humaines qui rappellent la position d'intermédiaire de la profession.

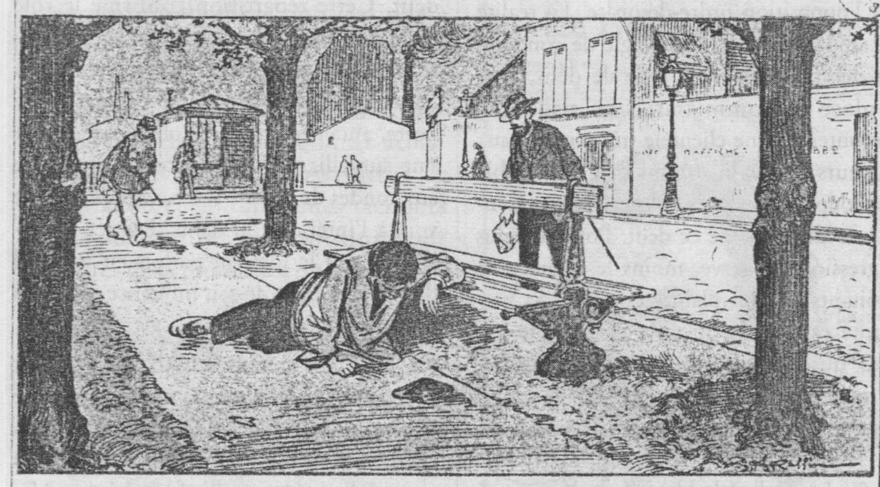
L'identité cabaretière enfin, bien que construite mentalement, n'en reste pas moins visible dans le débit. L'inventaire des dossiers de faillite fait ainsi du comptoir de marchand de vin un élément caractéristique de la profession tant par sa fonction que par sa taille. Sur 16 inventaires dépouillés, on compte 20 comptoirs, autrement dit dans certains débits, chaque pièce a le sien. Si la majorité vaut entre 60 et 100 F, les plus chers peuvent dépasser les 200 F. Mais l'identification concerne aussi son revêtement : la "*nappe d'étain*" fait partie intégrante du meuble. On distingue ainsi les matériaux utilisés : le bois le plus souvent peint ou le marbre, surtout celui de Saint-Anne. La véritable distinction concerne la composition même du meuble. Le comptoir alliant luxe et fonctionnalité est particulièrement recherché : celui du sieur Villard, "*monté sur plancher*" a trois tiroirs et ceux de Delavarde possèdent l'un un compartiment à liqueur, l'autre six tiroirs "*en bois de chêne*" sous la forme d'une console.

Marbre ou étain, bois peint ou acajou, autant de matériaux qui expriment, par leurs couleurs ou leurs significations, le statut du débitant. Le comptoir prend une double signification : comme témoin et critère d'une réussite et comme attribut du pouvoir. Ce marqueur spatial de l'autorité est efficace car il remplit deux fonctions. Commerciale car sa structure permet un gain de temps appréciable ; sociale car elle permet une "parousie" permanente de la salle et surtout instaure des liens privilégiés avec les habitués… du comptoir. Ces liens hiérarchisent les relations avec la clientèle, comme le montre l'emplacement du meuble, toujours près de la porte d'entrée ou dans la pièce principale. Par sa localisation et sa signification, il exprime donc la position de médiateur du marchand de vin. L'attitude des débitants bellevillois avec ceux assis de l'autre côté du comptoir confirme-t-elle les représentations du discours bourgeois ou la position d'intermédiaire du débitant ?

Les relations avec la clientèle prudemment approchées à travers les registres des



1. — LA VIE SOBRE. — L'ouvrier qui sort de l'atelier ou du chantier rentre joyeux et fier d'une journée bien employée.



2. — LA VIE INTEMPÉRANTE. — L'alcool dégrade l'homme; il en fait un objet de pitié et de dégoût.

commissariats confirment non seulement la position d'intermédiaire du marchand de vin mais surtout la diversité des comportements adoptés pour concilier les contraires. Sur les 756 débitants impliqués dans des affaires commises principalement entre 1896 et 1914, on trouve 34,4 % de plaignants, 39,3 % de prévenus et 26,3 % de témoins.

La part de ces trois statuts dans les différents délits apporte une double réponse sur la position du débitant et réciproquement sur la part des délits selon leur type (5). Globalement, si la répartition varie fortement d'un statut à l'autre, on remarque cependant que du témoin au plaignant s'opère un déséquilibre toujours plus grand entre les types de délit. Ainsi la très forte majorité des plaignants se concentre-t-elle dans les délit relatifs à la propriété, alors que dans les atteintes aux mœurs ou à l'ordre public, elle représente respectivement 8 % et 18 % des débitants. Dans cette perspective, la surreprésentation des débitants portant plainte pour bris de vitrine ou vol (6) les classent parmi les possédants sans qu'il soit possible d'y voir un quelconque "réflexe de classe". Indirectement, le vol qui met en lumière les convoitises dont est entouré le "tiroir-caisse" ou la filouterie rappelle que dans un quartier d'où ni la misère ni l'indigence ne sont absentes, le débitant malgré sa relative précarité symbolise un pouvoir social et incarne le recours en cas de besoin.

En revanche, la proportion des débitants qui portent plainte pour atteinte à l'ordre public ou à la personne est très en-deçà de la part de ces délits dans le total. Le rapport varie du simple au double dans le premier cas. Cette répartition du groupe des plaignants montre la simplification opérée par l'opposition ordre-désordre. La réalité fait apparaître une autre règle de conduite du débitant. Selon le type de délit, il se déplace au commissariat au risque de mécontenter une clientèle très sensible aux rumeurs. Dans le second cas, l'ensemble des coups et blessures volontaires représente près de 70 % de ce délit. Pourtant plus l'agression est grave, moins le nombre de débitants portant plainte est élevé. Sa personne est rarement prise pour cible par ceux qui fréquentent son commerce, ces derniers reportant leur colère sur le mobilier du débit. La part des plaignants passe de 12 % dans les affaires de meurtres à 22 % dans celles de blessures volontaires à 50 % dans celles de menaces. L'agression sur un cabaretier reste verbale ; le respect qu'il inspire ou plutôt l'autorité dont il jouit auprès de ses clients réserve l'échange physique pour les cas extrêmes. Cette gradation montre aussi que le débitant est perçu par sa clientèle comme occupant une position à part, à la limite de deux univers. Si un client ne peut mettre en application sa menace de "*crever la peau*" au débitant Reynier, qui persiste à ne pas le servir, c'est "*grâce à l'action des témoins*", précise un registre.

La répartition des prévenus est plus équilibrée, sans toutefois recouvrer parfaitement la répartition par types de délits : les contrevenants à l'ordre public sont plus nombreux que ceux qui s'attaquent à la propriété. Cette redistribution renvoie plus directement à l'action des autorités. On retrouve parmi les 40 % environ de prévenus l'image du débitant troublant la tranquillité des habitants par des soirées intempestives et des comportements peu civiques. La diversité des délits relatifs à l'ordre public (horaires non respectés, festivités sans autorisation, infraction aux législations sur l'ivresse ou la prostitution, paris illégaux...) permet de mieux cerner le rôle du débitant. Il ne semble pas se contenter du seul accueil mais au contraire, en organisant des soirées dansantes ou chantantes, en offrant des bouteilles comme cadeaux de loterie, il prend le risque d'être mis à l'amende. Il estime certainement que ces prises de risque en valent la peine, ne serait-ce qu'au point de vue des finances et du contrôle des débordements. De l'autre côté du comptoir, le marchand de vin apparaît comme l'acteur indispensable de cette sociabilité. Il est, en contre partie, souvent épaulé en cas d'interpellation.

La population des témoins est assurément la mieux équilibrée, comparée notamment à la répartition par types de délit. Cette répartition confirme le rôle pivot que joue le débitant dans la procédure. Il bénéficie de l'emplacement de son commerce : débit d'angle ou pas de la porte, autant de points d'observation pour une surveillance urbaine complémentaire aux rondes de police. Il est celui qui donne voix à l'intérieur du débit. Par ses témoignages, qui le mettent parfois en scène, il donne la mesure de son influence et de son pouvoir de conciliation.

Il ne s'agit pas toujours d'affaires ayant lieu dans l'établissement, mais la présence quasi-systématique de débitants parmi les témoins semble placer ces derniers au centre d'un réseau d'information : "*En quelques semaines, un débitant, s'il y tient, peut connaître - par eux-mêmes - les affaires intimes de tous les habitants du quartier* (...) *A lui, on se confesse, on lui demande conseil*" (7). La bonne intégration du débit dans le paysage urbain, qui en fait un passage obligé et un lieu de rencontre du voisinage, le met au courant des "petites affaires" du quartier. Du comptoir, il a écho de toutes les rumeurs, les rancœurs. Il semble détenteur d'un savoir concernant les sphères du public (accidents ou enquêtes pour décerner une récompense) comme du privé (des problèmes de voisinage aux déchéances paternelles ou aux suicides). C'est pourquoi il est appelé comme témoin numéro un. La détention de ce "capital social", irremplaçable pour les autorités, devient un enjeu de pouvoir et donc certainement un élément de pression pour le débitant.

On peut donc définir les différentes positions de médiateur du marchand de vin bellevillois qui sont autant de réfutations apportées au discours bourgeois. D'un point de vue social, le cabaretier cherche à appartenir à la petite-bourgeoisie sans pour autant parvenir à quitter définitivement ses origines populaires. Ainsi marbre et comptoir sont-ils là pour concrétiser cette aspiration que la solidarité du débitant avec ses clients en infraction vient atténuer. D'un point de vue économique, cette position d'intermédiaire semble encore plus pertinente. Il s'agit à la fois de satisfaire les créanciers en amont et les clients en aval, les négociants comme les consommateurs. On comprend le statut délicat du débit : à la fois fonds de commerce à faire fructifier et lieu de détente et de sociabilité à animer. D'un point de vue public, la position du marchand de vin bellevillois devient un enjeu de pouvoir dont il sait tirer parti. A la fois courtisé et surveillé par les autorités, accepté et agressé par la clientèle, il doit s'intégrer et s'imposer. Jamais l'écart avec le discours bourgeois n'aura été aussi grand.

Fabien Théofilakis

(1) Belleville correspond à la réunion des quartiers d'Amérique et de Combat dans le XIXe arrondissement avec ceux de Belleville et de Saint-Fargeau dans le XXe.

(2) Nom donné à l'ensemble des maladies et vices contractés en fréquentant les établissements et en succombant à leurs tentations trompeuses.

(3) Propos de L. Frapié, *La Maternelle*, 1905.

(4) Les autres textes concernent entre autres les autorisations d'ouverture, la santé publique, l'ivresse ou la prostitution.

(5) On distingue avec le *Compte général de l'administration de la justice criminelle* les atteintes à la "Propriété" (45 % des affaires impliquant des débitants bellevillois), à la "Personne" (14,4 %), à l'"Ordre public" (37 %) et aux "Mœurs" (3 %).

(6) Les délits touchant la propriété représentaient 45,6 % de l'ensemble des délits alors que cette catégorie avoisine les 70 % pour la population des plaignants.

(7) Henri Leyret, *En plein faubourg*, 1895.

Le choix républicain d'André Gill

Préambule à l'élection d'octobre 1877

par Fabrice Masanès

"Le dessin de Gill est un document qui sera regardé, dans l'avenir, par les catalogueurs, par les curieux de notre époque, par les historiens de notre vie intellectuelle..."
Gustave Geffroy

A l'occasion de la campagne électorale de l'été 1877 pour l'élection de la Chambre des députés, le caricaturiste André Gill décide de publier *Le Bulletin de Vote*, qui connaîtra avec soixante-treize livraisons un succès retentissant. À l'exception du numéro trente-trois (1), chaque publication comprend un portrait en médaillon d'un candidat républicain exécuté par lui et suivi d'une notice biographique de la main de Maxime Rude *[ill.2]*. Ces petits bulletins de deux volets, format in-8°, sont publiés sous l'égide du Comité de direction du journal illustré *La Lune Rousse* (2) dans lequel on retrouve la plume de Rude, mais aussi de Jean Richepin, d'Ernest d'Hervilly ou de Clovis Hugues. *Le Bulletin de Vote* après avoir été un bihebdomadaire devient une parution quotidienne. L'ultime numéro fut probablement censuré, il est pratiquement introuvable ; selon Charles Fontane le dessin "représente une main déposant un bulletin dans l'urne" (3). S'achevant avec la période électorale qui conduit aux élections législatives de 1877 et à la victoire des républicains, *Le Bulletin de Vote* devait se transformer en un journal biographique intitulé *L'Étoile*, véritable encyclopédie illustrée des contemporains. Ce projet ne verra pas le jour mais il s'inscrit en droite ligne des nombreuses publications à caractère biographique que connaissent le Second Empire et la III[e] République. Il participe justement à la connaissance historique de cette période de luttes acharnées entre le pouvoir conservateur de Mac-Mahon et les différentes tactiques de ses adversaires républicains pour s'emparer de la présidence du Conseil.

5 Centimes | N° 29 | 5 Centimes

Le Bulletin de Vote

ADMINISTRATION PARIS 5, rue Coq-Héron, 5 | PAR GILL | BUREAU DE VENTE A PARIS 13, rue du Croissant

GEORGES PERIN

(HAUTE-VIENNE)

Une des jeunes et sympathiques figures de la dernière Assemblée que nous ne manquerons pas de revoir à l'Assemblée nouvelle. M. Georges Perin a trente-neuf ans.

Ill. 2

Ill. 1

5 Centimes | N° 33 | 5 Centimes

Le Bulletin de Vote

ADMINISTRATION PARIS 5, rue Coq-Héron, 5 | PAR GILL | BUREAU DE VENTE A PARIS 13, rue du Croissant

CARRÉ-KÉRISOUET — DE JANZÉ

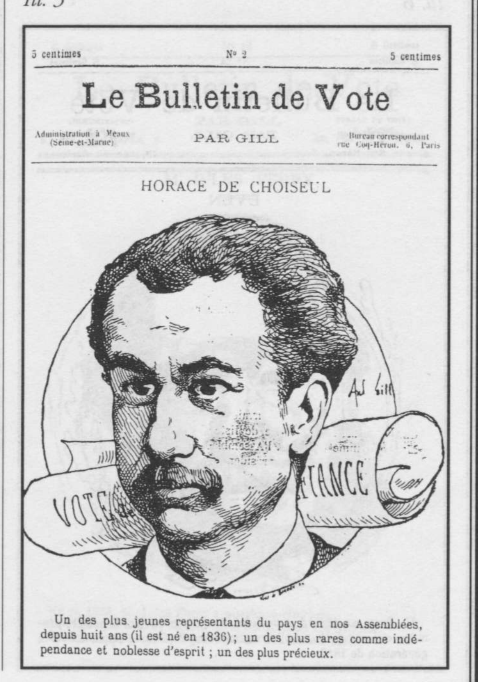
(COTES-DU-NORD)

Au mois de juillet dernier, M. Carré-Kérisouët écrivait dans une adresse à ses électeurs :
« Depuis 1869, j'ai l'honneur de vous représenter. Je ne vous ai

La victoire des républicains

Mac-Mahon, élu en 1873, succède à Thiers à la présidence de la République pour la durée d'un mandat de sept années avec les voies de la coalition monarchiste. Il se voit cependant, retirer une part de sa légitimité lors des élections de février 1876 remportées par une majorité de sièges républicains, premier désaveu de l'idéal "de régénération morale des débuts de la IIIe République" (4). Les rivalités politiques influent sur la conduite des affaires aboutissant à la crise de mai 1877. Après la révocation de Jules Simon, Mac-Mahon soucieux de conserver les voix bonapartistes et monarchistes nomme Albert de Broglie à la présidence du Conseil, provoquant ainsi la dissolution de la Chambre des députés après avis conforme du Sénat. La campagne électorale débute dans un climat incertain où règnent la censure et la propagande d'Etat organisées par le ministère de l'intérieur et la Direction de la presse. Du côté républicain, un "comité de dix-huit membres dirigeait la campagne où l'on observait un double amalgame des générations et des courants de pensée propre à dynamiser l'électorat. A côté des anciens quarante-huitards, Louis Blanc et Madier de Montjau, les radicaux Lockroy et Clemenceau - l'Extrême Gauche parlementaire - côtoyaient les opportu-

Ill. 3



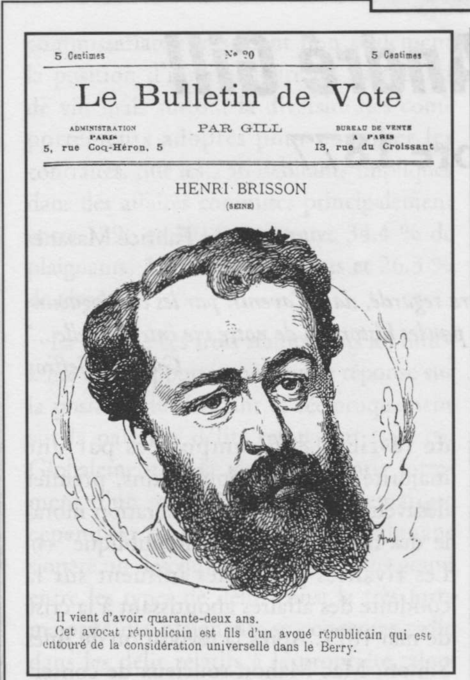
5 centimes | N° 2 | 5 centimes

Le Bulletin de Vote

Administration à Meaux (Seine-et-Marne) | PAR GILL | Bureau correspondant rue Coq-Héron, 6, Paris

HORACE DE CHOISEUL

Un des plus jeunes représentants du pays en nos Assemblées, depuis huit ans (il est né en 1836); un des plus rares comme indépendance et noblesse d'esprit ; un des plus précieux.


5 Centimes — N° 20 — 5 Centimes

Le Bulletin de Vote

ADMINISTRATION PARIS 5, rue Coq-Héron, 5 — PAR GILL — BUREAU DE VENTE A PARIS 13, rue du Croissant

HENRI BRISSON

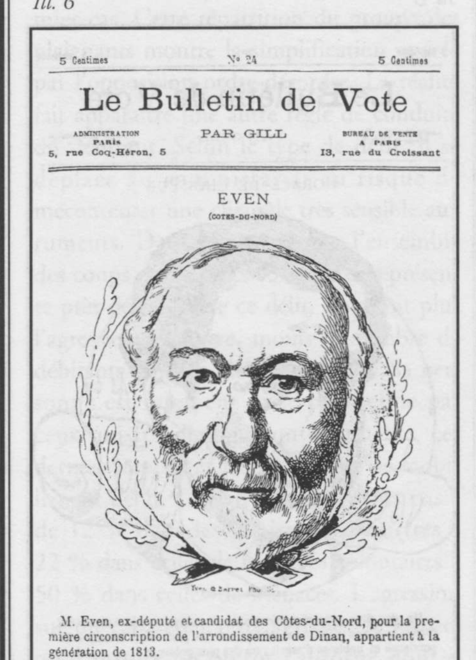
(SEINE)

Il vient d'avoir quarante-deux ans.
Cet avocat républicain est fils d'un avoué républicain qui est entouré de la considération universelle dans le Berry.

Ill. 4

nistes Ferry et Grévy, et les futurs présidents du Conseil, Brisson et Tirard des années suivantes" (5). La victoire sera remportée à nouveau par les voies républicaines avec 323 élus, qui en fin de comptage donneront 363 sièges, contre 208 en faveur des conservateurs. De moindre importance que lors de l'élection de février 1876, ce vote massif en faveur d'un changement gouvernemental confirme tout de même l'emprise de la gauche modérée sur la Chambre. Mac-Mahon fait mine de ne pas entendre ce verdict en nommant le bonapartiste Gaétan de Rochebouët à la présidence du Conseil suite à la démission de De Bro-

Ill. 6


5 Centimes — N° 24 — 5 Centimes

Le Bulletin de Vote

ADMINISTRATION PARIS 5, rue Coq-Héron, 5 — PAR GILL — BUREAU DE VENTE A PARIS 13, rue du Croissant

EVEN

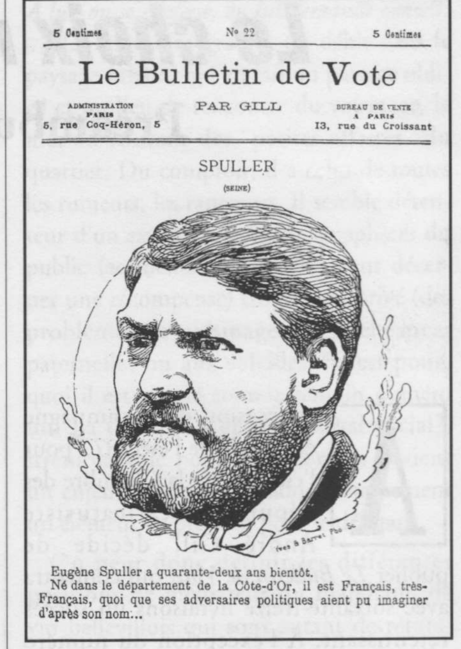
(CÔTES-DU-NORD)

M. Even, ex-député et candidat des Côtes-du-Nord, pour la première circonscription de l'arrondissement de Dinan, appartient à la génération de 1813.

glie. Pourtant après le refus du vote du budget il se voit contraint d'appeler Armand Dufaure aux affaires et dès lors de renoncer à jouer un rôle majeur dans les institutions de la IIIe République. Mac-Mahon ne terminera pas son septennat puisqu'il démissionne en 1879 après les élections sénatoriales où sont majoritaires les forces républicaines.

L'artiste et le mécène, entre l'hommage et l'apologie

Le Bulletin de Vote, dont l'administration se trouve à Meaux puis rue Coq-Héron et les bureaux de vente rue du Croissant, exprime l'opinion d'une partie de la presse d'opposition qui voit dans le vote républicain une manière d'en finir avec la censure héritée de la période napoléonienne. On se souvient à ce propos des quelques lignes de Victor Hugo : "Ce gouvernement se sent hideux. Il ne veut pas de portrait, surtout pas de miroir. Comme l'orfraie, il se réfugie dans la nuit ; si on le voyait, il en mourrait […] Il a imposé le silence à la presse en France" (6). Le *Bulletin* de Gill illustre cependant la mainmise de cette censure par une expression mesurée tant dans le dessin liminaire que dans le texte bref qui l'accompagne. Gill, au fait de sa carrière, choisit un point de vue inédit puisque ses portraits en médaillon dont la couleur rose fait ressortir les traits des candidats, qu'il soient présentés de face, de trois-quarts ou plus rarement de profil, se signalent par l'abandon du trait déformant et outrancier de la caricature. Chaque personnalité est ainsi croquée dans la plus belle tradition du portrait miniature héritée du siècle des lumières. Les extrémités du visage dépassent légèrement les limites du cercle, autour duquel, on distingue légèrement esquissé sur les côtés des motifs ornementaux comme des palmes et des lauriers (7). Ce mode de présentation relève d'une certaine évanescence du trait satirique au profit d'un "dessin photographique". Il témoigne de la subordination de cette série à l'enjeu électoral, qui ne peut supporter de fantaisie, à l'instar d'un véritable bulletin de vote. Le dessein de Gill et de Rude est de mettre en scène à travers un discours élogieux et partisan les qualités d'un candidat républicain à la députation. Les


5 Centimes — N° 22 — 5 Centimes

Le Bulletin de Vote

ADMINISTRATION PARIS 5, rue Coq-Héron, 5 — PAR GILL — BUREAU DE VENTE A PARIS 13, rue du Croissant

SPULLER

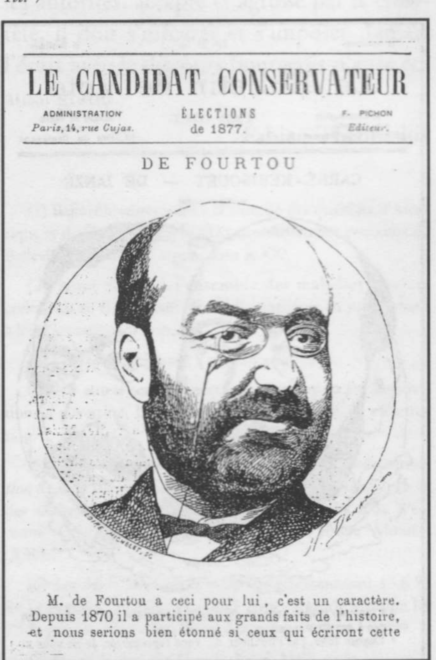
(SEINE)

Eugène Spuller a quarante-deux ans bientôt.
Né dans le département de la Côte-d'Or, il est Français, très-Français, quoi que ses adversaires politiques aient pu imaginer d'après son nom...

Ill. 5

notices biographiques sont à l'image des vignettes de Gill. Elles résument une vie politique tout comme les portraits qui tentent de percer la nature d'un caractère. Le dispositif de l'image encourage le sentiment de proximité avec le candidat. Il résulte en premier lieu de ce mode de présentation en médaillon. Le visage ou la tête est le lieu où se manifeste le mieux l'intimité, il devient ainsi un facteur essentiel de l'identification, par lequel tout être s'investit de façon émotionnelle. Contempler un visage permet en effet de se retrouver et de s'investir en tant qu'observateur, l'identification étant la forme la plus primitive d'attachement

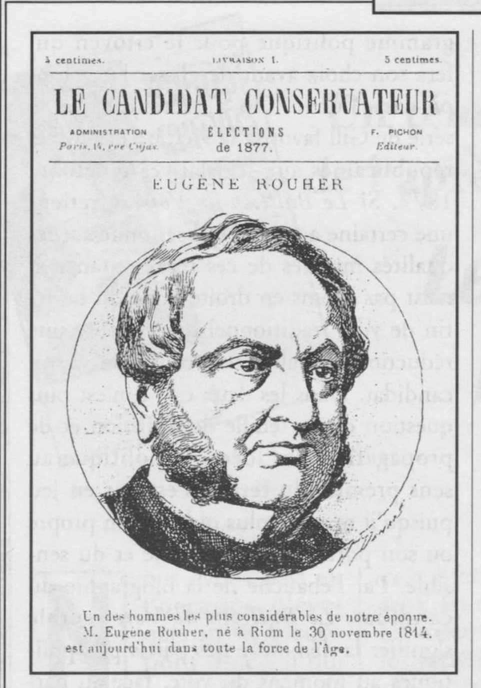
Ill. 7


LE CANDIDAT CONSERVATEUR

ADMINISTRATION Paris, 14, rue Cujas. — ÉLECTIONS de 1877. — F. PICHON Éditeur.

DE FOURTOU

M. de Fourtou a ceci pour lui, c'est un caractère. Depuis 1870 il a participé aux grands faits de l'histoire, et nous serions bien étonné si ceux qui écriront cette

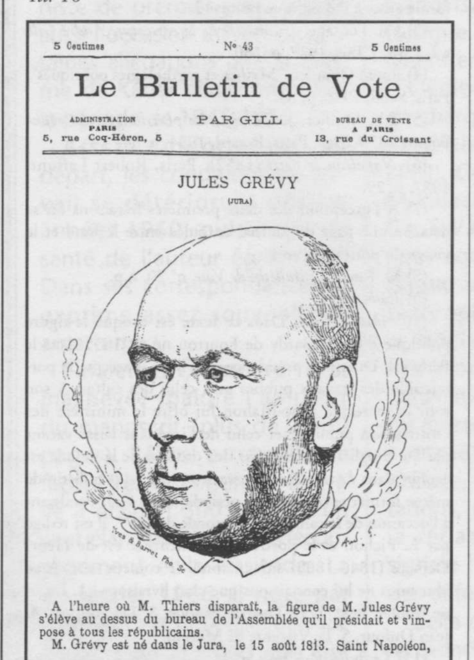


Ill. 8

affectif. Le sentiment de soi se trouve dans un premier temps lié au sentiment d'appartenance à un groupe pour évoluer vers un développement progressif de l'individualité. Ainsi, la valeur symbolique du portrait et son histoire corroborent-elles l'évolution de l'individualisme.

Dans *Le Bulletin de Vote* le culte de la personnalité gomme les programmes politiques pour ne retenir que le passé du candidat. Le texte vante, par le rappel des événements biographiques, les qualités de chacun des prétendants. Rude clôture la biographie par une phrase invitant le lecteur à prendre fait et cause pour l'homme

Ill. 10



politique. A la manière d'un leitmotiv cette formule rhétorique se décline dans tous les numéros. Nous lisons à propos de Henri Brisson *[ill.4]* qui se présente dans la Seine : "M. Brisson a été digne de cette confiance, digne de lui-même dans toutes les luttes de la dernière Assemblée. Il est attendu au prochain Parlement" (8) ; pour Spuller *[ill.5]* candidat également dans la Seine on trouve la mention suivante : "Il a pris place dans la gauche, et il ne tarda pas à montrer, dans les rapports considérables dont il fut chargé, les services qu'il pouvait rendre. - et qu'il rendra,- dans une assemblée législative" (9). Parfois, Rude oppose les deux prétendants en lice : "...la première circonscription de Dinan ne saurait admettre [...] un autre pour la représenter, quand elle a pour l'honorer [...] son candidat : M. Even. Qui serait patronné par le ministère de Fourtou : M. Paul De Champagny ? M. Paul de Champagny a été, par la poigne préfectorale, député de l'arrondissement de Dinan sous l'Empire. Il était de plus chambellan du Napoléon III qui a conduit la France à Sedan. M. de Champagny serait sans doute assez heureux d'avoir encore une clef dans le dos ; raison suffisante pour ne pas lui mettre un mandat dans les mains" (10) *[ill.6]*. Lors d'un discours à l'Assemblée il affirme à propos de Léon Renault *[ill.9]* : "C'est son plus beau succès d'éloquence et plus que l'assurance de sa réélection. Au reste qui la lui dispute ? M. Denys Cochin ? Cochin ! Ce nom est tout un programme : réaction et cléricalisme. M. Cochin est bien malade, et, s'il y avait aussi un hospice pour les candidats députés laissés sur le carreau, je l'engagerais à y faire porter d'avance ses bonnets de nuit." (11)

La reconnaissance d'une famille politique

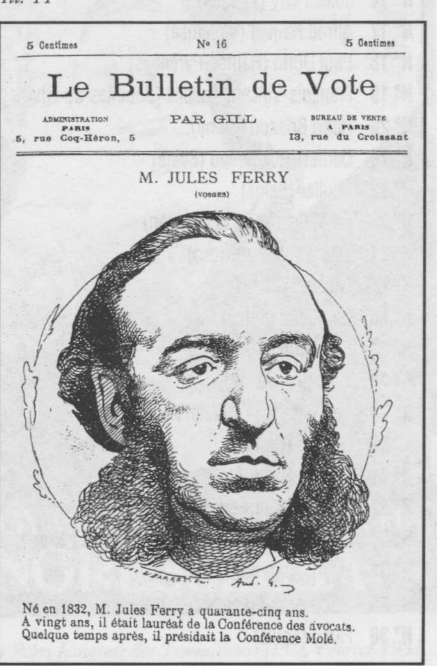
Le Bulletin de Vote consigne les portraits de personnages ayant eu ou ayant été amenés à jouer un rôle décisif dans la conduite des affaires de l'état et dans la politique de la République. Citons : Albert et Jules Grévy *[ill.10]*, Édouard Lockroy, Louis Blanc, Jules Ferry *[ill.11]*, Léon Gambetta, François-Vincent et Benjamin Raspail ou Georges Clemenceau *[ill.12]*. C'est avec la même équité qu'il recense des hommes politiques au destin moins glorieux. Nous ne savons

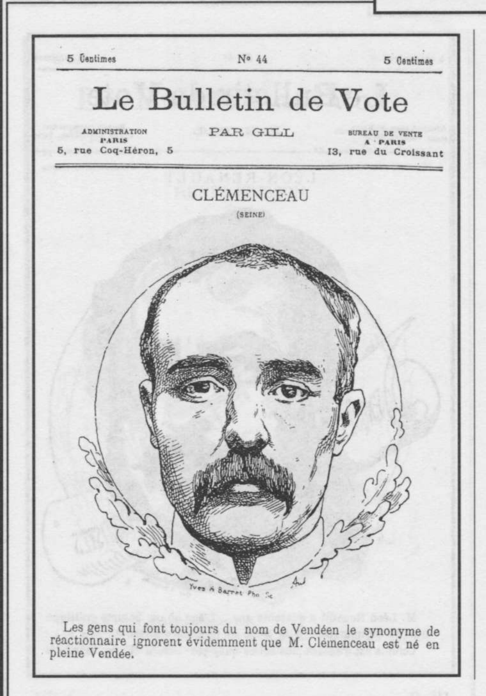


Ill. 9

pas ce qui motiva le choix de Gill et de Rude outre l'insistance sur la couleur politique de chaque candidat qui évolue du socialisme et de ses nombreuses dissensions au centre modéré incarné par Grévy, Ferry et Gambetta. Cette publication est donc prétexte au recensement d'une famille politique. Comme pour les portraits officiels, *Le Bulletin de Vote* est une manière de propagande qui profite de la diffusion de la lithographie. Avant lui, la famille impériale et son entourage fournissent les éléments frondeurs et ironiques d'une nouvelle épopée dans le champ de la caricature. À la croisée entre l'engagement politique qui récuse le

Ill. 11




5 Centimes — N° 44 — 5 Centimes

Le Bulletin de Vote

PAR GILL

ADMINISTRATION PARIS 5, rue Coq-Héron, 5 — BUREAU DE VENTE A PARIS 13, rue du Croissant

CLÉMENCEAU

(SEINE)

Les gens qui font toujours du nom de Vendéen le synonyme de réactionnaire ignorent évidemment que M. Clémenceau est né en pleine Vendée.

Ill. 12

mode satirique et le document, *Le Bulletin de Vote* incarne les limites de la critique et du militantisme lorsqu'ils se rendent réciproquement aux avis d'une partie de l'opinion et dans le même temps au service d'une institution qui organise le débat électoral.

"En politique, les Bulletins de vote doivent être en papier blanc ; les noms qu'ils portent peuvent être ou écrits à la main ou imprimés." rappelle le *Grand dictionnaire universel du XIX*[e] *siècle* de Larousse ; ajoutons les deux obligations, condition à sa distribution publique : l'autorisation spéciale du préfet et le dépôt au parquet. Le bulletin de vote consacré pointe par son austérité l'originalité de l'entreprise de Gill. Un nom propre incarne un homme et un programme politique pour le citoyen qui fera son choix avant de glisser l'enveloppe dans l'urne. On a prétendu que la série de Gill favorisa la victoire des forces républicaines aux législatives d'octobre 1877. Si *Le Bulletin de Vote* entretient une certaine actualité qui se fonde sur les qualités morales de ces représentants, il n'est pas moins en droite ligne du bulletin de vote traditionnel qui propose une réduction littérale d'un programme à son candidat. Dans les deux cas, il n'est plus question d'une feuille de diffusion et de propagation des idées, le politique au sens premier du terme n'est pas en jeu puisqu'il ne reste plus qu'un nom propre ou son portrait, du manifeste et du sensible. Par l'ébauche de la biographie du candidat, *Le Bulletin de Vote* semble signifier la démesure des partis pris politiques au moment du vote, face au parcours et à la renommée des hommes censés en être les dépositaires. Dès lors, il est tout naturel de lire à la fin de chaque *Bulletin* la mention entre parenthèse au dessus du nom inscrit en capitale : "Détacher le bulletin ci-dessous et le déposer dans l'urne".

Fabrice Masanès
Mai 1998

LISTE DES PERSONNALITÉS DU BULLETIN DE VOTE

N° 1 Léon Renault (Essonne)
N° 2 Horace de Choiseul (Seine-et-Marne)
N° 3 De Marcère (Nord)
N° 4 Henri de Lacretelle (Saône-et-Loire)
N° 5 Louis Blanc (Seine)
N° 6 Duverger de Hauranne (Cher)
N° 7 Devoucoux (Cher)
N° 8 Wilson (Indre-et-Loire)
N° 9 Albert Grévy (Doubs)
N° 10 Paul de Rémusat (Haute-Garonne)
N° 11 Floquet (Seine)
N° 12 Journault (Seine-et-Oise)
N° 13 Edouard Lockroy (Seine)
N° 14 Barodet (Seine)
N° 15 Andrieux (Rhône)
N° 16 Jules Ferry (Vosges)
N° 17 Alfred Naquet (Vaucluse)
N° 18 Paul Duffo (Hautes-Pyrénées)
N° 19 François-Vincent Raspail (Bouches-du-Rhône)
N° 20 Henri Brisson (Seine)
N° 21 Denfert-Rochereau (Seine)
N° 22 Spuller (Seine)
N° 23 De Mahy (Ile de la Réunion)
N° 24 Even (Côtes-du-Nord)
N° 25 Lepère (Yonne)
N° 26 Gambetta (Seine)
N° 27 Bamberger (Seine)
N° 28 Talandier (Seine)
N° 29 Georges Perin (Haute-Vienne)
N° 30 Greppo (Rhône)
N° 31 Camille Sée (Côte-d'or)
N° 32 Jean-Casimir Périer (Aube)
N° 33 Carré-Kérisouët - De Janzé (Côtes-du-Nord)
N° 34 Hugot (Côte-D'or)
N° 35 G. Loustalot (Landes)
N° 36 Farcy (Seine)
N° 37 Laisant (Loire-Inférieure)
N° 38 Duportal (Haute-Garonne)
N° 39 Jules Philippe (Haute-Savoie)
N° 40 Cochery (Loiret)
N° 41 Albert Joly (Seine-et-Oise)
N° 42 Liouville (Meuse)
N° 43 Jules Grévy (Jura)
N° 44 Clémenceau (Seine)
N° 45 Saint-Martin (Vaucluse)
N° 46 Allain-Targé (Seine)
N° 47 Germain Casse (Seine)
N° 48 Viette (Doubs)
N° 49 Menier (Seine-et-Marne)
N° 50 Thourel (Basses-Alpes)
N° 51 D'Osmoy (Eure)
N° 52 Rouvier (Bouches-du-Rhône)
N° 53 Édouard Millaud (Rhône)
N° 54 Benjamin Raspail (Seine)
N° 55 Lisbonne (Hérault)
N° 56 Souchu-Servinière (Mayenne)
N° 57 Guyot-Montpayroux (Haute-Loire)
N° 58 Martin Nadaud (Creuse)
N° 59 Marmottan (Seine)
N° 60 Cantagrel (Seine)
N° 61 Tirard (Seine)
N° 62 Pascal Duprat (Seine)
N° 63 Ch. Lecomte (Mayenne)
N° 64 Leblond (Marne)
N° 65 Frébault (Seine)
N° 66 É. Garran (Deux-Sèvres)
N° 67 Tenaille-Saligny (Nièvre)
N° 68 Caubert (Seine-Inférieure)
N° 69 Anatole de la Forge (Seine)
N° 70 Brelay (Seine)
N° 71 Deschanel (Seine)
N° 72 Alphonse Picart (Marne)

(1) Il représente simultanément Carré-Kérisouët et De Janzé *[ill.1]*.

(2) Fondé par Gill en décembre 1876, il cesse son activité trois ans plus tard au mois de décembre 1879 après cent cinquante-neuf livraisons. On compte en plus un numéro 30 bis sous le titre *Les dissous de la République* ; toujours de la même année trois numéros exceptionnels consacrés respectivement à Victor Hugo, Thiers et Gambetta (8 mars, 5 juillet, 13 août), et enfin une planche publiée le 23 décembre 1877 intitulée *Le jugement dernier*. Le titre revient par la suite de 1904 à 1910 sous une autre forme grâce à Dominique Bonnaud.

(3) Ch. Fontane, *Un maître de la caricature André Gill*, t.2, Paris, L'Ibis, 1927, p. 180.

(4) Raoul Girardet, "Mythes et mythologies politiques", Paris, Seuil, 1986, p. 84.

(5) J-Y. Mollier, J. George, *La plus longue des républiques 1870-1940*, Paris, Fayard, 1994, p. 84.

(6) *Napoléon le petit* (1852), Paris, Robert Laffont, 1987, p. 29.

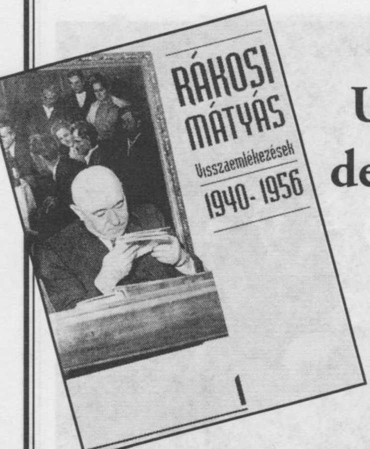
(7) A l'exception des deux premières livraisons où se détache une page de journal enroulée entre le fond et le visage du portraituré *[ill.3]*.

(8) M. Rude, *Le Bulletin de Vote*, n° 20, n.p.

(9) *Ibid.*, n° 22.

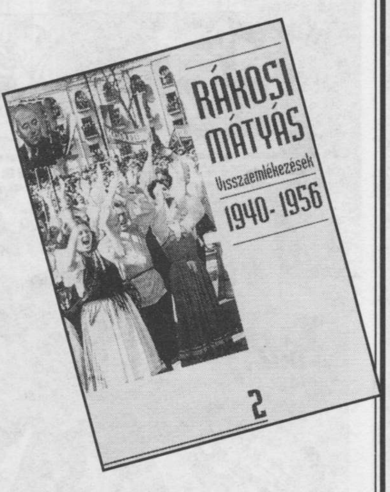
(10) *Ibid.*, n° 24. Dans ce texte est évoqué la figure politique d'Oscar Bardy de Fourtou né en 1835 dans le Périgord. Durant la présidence de Thiers il accepte le portefeuille des travaux publics puis celui des cultes. A son tour le maréchal Mac-Mahon lui offre le ministère des l'instruction publique et celui de l'intérieur laissé vacant par De Broglie. Ce défenseur de l'ordre et de la morale est évoqué dans *Le candidat conservateur*, n° 3 *[ill.7]*, bulletin de même format en réponse au périodique de Gill. Paraissant à l'occasion de la campagne électorale de 1877, il est rédigé par L. Pichon et le portrait en frontispice est de Henri Demare (1846-1888) sur un fond de couleur vert. À ce jour nous ne lui connaissons que cinq livraisons : 1. Eugène Rouher *[ill.8]*, 2. Le Duc de Padoue, 3. De Fourtou, 4. Jean Dufour, 5. Le Vicomte de Murard.

(11) *Le Bulletin de Vote*, n° 1.



Un témoignage sur la Hongrie de l'après-guerre et le stalinisme :

Les souvenirs de Mátyás Rákosi



Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer ici les tribulations de celui qui avait incarné la politique stalinienne en Hongrie (V. "Il y a 40 ans : la révolution hongroise", (*Gavroche,* N° 90, p. 1-6). Rákosi (1892-1971) quitte le pays le 26 juillet 1956 pour l'URSS, où son séjour se prolonge par un exil forcé de 15 ans, jusqu'à sa mort en 1971. Après avoir interdit son retour en Hongrie, et pour le détourner de la vie politique active, les autorités soviétiques suggèrent à Rákosi d'entreprendre la rédaction de ses mémoires. La matière ne manquait pas pour quelqu'un qui fut un militant connu du mouvement communiste international et qui avait dirigé la Hongrie pendant plus de 10 ans. Pour ce protagoniste de premier plan, c'était aussi l'occasion de réfuter certaines allégations que le régime de Kádár allait forger sur la période de 1945-1956.

Assez confortables au départ, les conditions de travail se détériorent dès les années 1960, puis l'état de santé de l'auteur également. Dans ses correspondances, il exprime assez souvent son amertume.

Finalement, l'œuvre reste inachevée malgré l'ampleur du manuscrit (plus de 2 700 pages). Rákosi a travaillé de façon très discontinue. Il arrive à écrire 1 300 pages d'un seul élan, puis c'est le découragement et la lassitude. Le 25 février 1966, il note par exemple : *Je gribouille quelque chose, mais je crains que tout cela n'ait pas beaucoup de sens.* En relisant son texte, il est mécontent lorsqu'il relève les répétitions, le style trop sec ou le faible nombre des anecdotes. Après sa mort, les autorités soviétiques prennent possession du manuscrit en présence d'un homme du KGB. Puis, intriguées par ce qu'a pu écrire Rákosi, elles font traduire l'ensemble en russe, et certaines parties du texte sont microfilmées. En 1972, des copies en auraient été transmises à Kádár par Brejnev, mais cette affaire est restée obscure. C'est seulement en 1995 que l'unique frère survivant de Rákosi (toute la famille de celui-ci ayant été exterminée pendant la guerre) entreprend des démarches pour rapatrier le manuscrit ; démarches longues et compliquées par l'intermédiaire de Gy. Nanovfszky, ambassadeur de Hongrie à Moscou, qui aboutissent en décembre 1996.

L'édition est aussitôt prise en charge par une forte équipe d'historiens : M.Baráth, I.Feitl, Gy. Gyarmati, M.Lázár, M.Palasik, L.Sipos, L.Szücs, Gy.T.Varga, qui ont doté l'ouvrage d'un appareil scientifique important : les notes biographiques, thématiques et bibliographiques, l'index des noms, le tableau des abréviations et la chronologie du personnage facilitent et complètent la lecture. Une préface, qui évite les confrontations, restitue les étapes de la rédaction des *Souvenirs,* signale l'intérêt et les lacunes des différentes parties.

Celle qui évoque la 2e Guerre mondiale est un témoignage de premier ordre ayant *valeur de sources,* constatent les éditeurs. De l'époque de la coalition (1945-1948) l'aspect le plus original est le récit des voyages à l'étranger, avec de nombreux détails réalistes sinon pittoresques. On y voit aussi un Rákosi qui excelle dans le maniement des règles du jeu parlementaire ou qui intervient dans la vie des partis adverses sans complexe et sans être très regardant sur les moyens. Pour les pages traitant du tournant de 1948 et de la période stalinienne proprement dite, Rákosi utilise principalement ses propres articles et discours de l'époque. Ces pages sont peut-être moins intéressantes pour l'apport factuel que pour les commentaires et le plaidoyer pro domo.



Affiche du 2ème congrès du Parti hongrois des Travailleurs (PC), Février 1951.



La destruction du Parti social-démocrate, vue par Ludas Matyi, le Canard Enchaîné hongrois, en février 1948. En bas à gauche, Raskosi, Gero, Révai applaudissent, et avec eux Marosan, soc-dem de gauche, maître d'œuvre de l'unification des deux partis ouvriers.



Rákosi en juillet 1945 lors d'une fête du PC. A gauche, en lunettes noires, G. Péter, chef de la section politique de la police d'Etat.



Discours de Rákosi à Kecskemét, le 20 août 1948, annonçant la collectivisation de l'agriculture (à côté de son portrait géant, ceux de Saint-Etienne et de Dozsa, chef de la guerre des paysans de 1514).

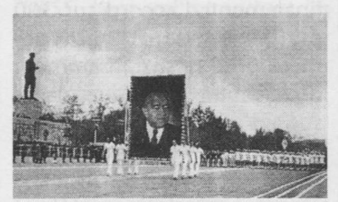


Dimitrov, aux côtés de Cachin et de Togliatti, à Sofia en 1947.

Aspects du plaidoyer

Ce plaidoyer est notamment la réfutation systématique et indignée de la thèse sur l'existence d'une clique-Rákosi, qui se serait approprié le pouvoir et aurait conduit le pays à la catastrophe ; c'est aussi le rejet aussi véhément de l'idée que Rákosi aurait créé son propre culte. Ce dernier rappelle à cet égard combien il a été choqué à sa sortie de prison en 1940 en voyant toutes sortes d'adjectifs accolés au nom de Staline, et en même temps il s'efforce d'expliquer ce phénomène : *Dans le culte de la personnalité, à savoir la glorification des secrétaires généraux des partis communistes, il y avait la reconnaissance des ouvriers et des paysans émancipés envers leurs partis, incarnés par les chefs... Que dans tout cela se soient mêlés des exagérations, l'hypocrisie ou le léchage de bottes, c'est certain. On ne pouvait pas définir au millimètre les limites de telles manifestations... Il est sûr que l'atmosphère ainsi créée a gêné la critique libre..., engendré les flagorneries, l'immoralité, les courbettes. L'exemple classique de tout cela a été l'URSS. J'en ai été le témoin, l'objet et la victime... Chez nos voisins, le culte de la personnalité a débuté avant nous... Dès 1945, en Tchécoslovaquie avec Gottwald, en Yougoslavie avec Tito, en Bulgarie avec Dimitrov, en Roumanie avec Peter Groza. Dans ces pays, le premier secrétaire du parti était déjà le meilleur disciple de Staline, le leader sage de son peuple, alors que chez nous ces épithètes étaient encore employées en sourdine... En mai 1945, lors de la première conférence du parti, un énorme panneau clamait déjà : Vive Rákosi Mátyás, le chef du Parti Communiste Hongrois. Quand j'ai fait état de cela, on m'a répondu que c'était comme cela dans les pays voisins aussi, que c'était juste et que cela facilitait le travail du parti. Et puis, venaient les autres qualificatifs... J'ai déjà dit que pour moi tout cela était antipathique et inhabituel, que je me suis dressé contre, mais puisque c'était ainsi dans les autres pays, cela est passé chez nous aussi dans l'usage courant. Mais toutes les affirmations selon lesquelles j'aurais pris l'initiative de cet usage ou je l'aurais exigé, ne sont que calomnies et mensonges. Est aussi calomnie et mensonge l'affirmation que j'ai persécuté ou fait emprisonner ceux qui*


Dimitrov en 1946, aux côtés de Souslov.


Le 1er Mai de 1953. Défilé devant la statue de Staline à Budapest.



Le camarade Pioker, "le meilleur raboteur de Hongrie", 1954.


Ernest Gero, ministre des Transports, en retour de Moscou après la signature des accords commerciaux du 27 août 1947

m'avaient critiqué ou avaient des opinions différentes. Ce genre de choses a été inventé après 1956 dans la certitude que personne n'oserait les réfuter et que moi-même je n'en n'aurais pas la possibilité.

L'affaire Rajk est décrite assez longuement ; non pas les méthodes et les responsabilités, mais le contexte de la guerre froide et le jeu des circonstances : l'aveu du Dr Szönyi concernant sa collaboration pendant la guerre avec A.Dulles, Noël Field et l'émigration yougoslave en Suisse à travers la lutte contre le nazisme, le livre de Dulles sur *L'art de l'espionnage* laissant entendre que sur la base du donnant-donnant, il aurait livré des communistes allemands émigrés pour donner des gages à la Gestapo, etc, etc.

Parmi les nombreux sujets contestés, on relève encore le dépérissement des partis politiques ou la "dénationalisation" de l'armée hongroise par l'adoption de l'uniforme soviétique : c'est le ministre de la Défense J. Vörös, officier horthyste, qui l'a fait adopter, affirme Rákosi, peut-être pour mieux se situer auprès de Moscou.

Portraits

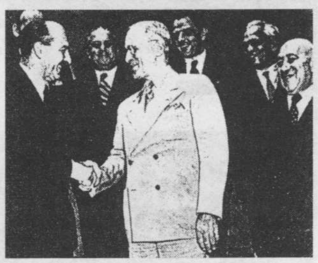
Un des aspects les plus intéressants des *Souvenirs* réside dans les nombreux portraits que l'auteur trace des militants connus et moins connus du mouvement communiste hongrois et international, ainsi que des dirigeants des pays qu'il a eu l'occasion de visiter.

A cet égard, l'équipée de la délégation gouvernementale de l'été 1946 a suscité un grand intérêt à l'époque, puisque c'était la première sortie de ce genre de la jeune démocratie hongroise. Elle était conduite par le président (modéré) du Conseil, F. Nagy et devait amadouer les Occidentaux au sujet des frontières et des biens hongrois dispersés un peu partout en Europe par les hordes nazies, en commençant par le stock d'or de la Banque nationale. Le parti gouvernemental (Petis propriétaires) avait prévu que ce serait un échec, du simple fait que *le communiste le plus rouge* faisait partie de l'équipe.

En Amérique, après avoir échangé quelques mots avec Truman, dit Rákosi, *j'ai vu qu'il n'avait pas la moindre idée des problèmes hongrois... A ce moment, il semblait assez maladroit, il obéissait aux consignes de son secrétaire et à celles des photographes, qui, sans autre forme de procès, le bousculaient et lui donnaient des ordres : "Souriez à gauche !" (Là, se tenait Ferenc Nagy). "Souriez à droite !" (Là, c'était moi). Serrez bien les mains de Rákosi, surtout que vous n'avez encore guère tenu les mains d'un communiste... Je dis à Truman : J'ignorais qu'aux Etats-Unis aussi c'était la dictature. Quelle genre de dictature, demanda Truman, tout surpris. La dictature des photographes, répondis-je. Vous avez entièrement raison, dit Truman en souriant...* Lorsque F. Nagy expose le sort des minorités hongroises aux environs de Ligetfalu (mot à mot : Village de la Clairière), F. Byrnes l'écoute avec un ennui manifeste. Ce Byrnes était un démocrate sudiste, avocat-sénateur, qui écoutait impassible F. Nagy décrire les souffrances du peuple hongrois à cause de l'inflation. Puis, il les répète à son adjoint, Dean Acheson, bon connaisseur des questions hongroises : *type même de l'aristocrate américain réactionnaire, grand et maigre, avec les moustaches recourbées vers le haut, un petit nez crochu, la tête toujours haut et le regard effronté,* Acheson se montre menaçant en s'adressant à Rákosi et souligne que les Américains n'aiment pas ce qui se passe en Hongrie. En revanche, la charmante sénateur démocrate Hélène Gallaghan Douglas, épouse d'un acteur de cinéma, déclare carrément qu'elle trouve très sympathique tout ce qu'elle entend de ce pays. Sol Bloom, secrétaire de la Commission étrangère ne cesse de plaisanter. *Lorsqu'il comprit que j'étais vice-Premier ministre,* dit Rákosi, *il remarqua qu'il connaissait bien ce genre de division du travail : le Premier ministre reçoit le gros salaire et son remplaçant le gros du travail.* En présentant le républicain Foster Dulles, il ajoute : *C'est un homme intelligent, il fait de bons discours. C'est moi qui les lui prépare...*

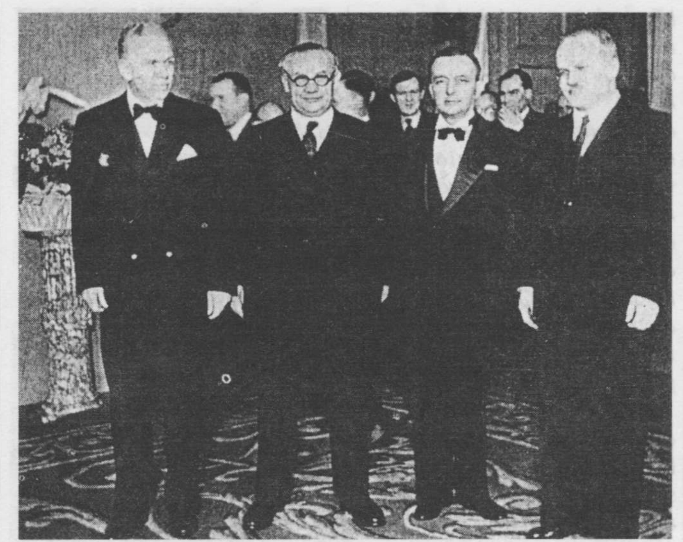
A Londres, le programme est très chargé, on doit s'entretenir avec Clement Attlee et Ernest Bevin, et se rendre à la réception offerte par les Travaillistes. *Attlee était aussi chauve et sec que sur les photos, il écoutait avec patien-*


Les Etats-Unis restituent à la Hongrie les stocks d'or de la Banque nationale, qui se trouvaient en Allemagne dans leur zone d'occupation, août 1946.


Souriez à gauche, souriez à droite... F. Nagy et M. Rákosi aux côtés du président Truman lors de la délégation de juin 1946.


Brynes avec Léon Blum, lors de la signature à Paris de l'acte final de la Commission des réparations, janvier 1946.


Georges Bidault et Foster Dulles, lors de la conférence de Genève en 1954.



Bevin et Bidault entre Molotov et Marshall (qui a remplacé Byrnes en janvier 1947) lors du Conseil des ministres des Affaires étrangères de Moscou en mars-avril 1947.



Accueil de Tito à Budapest devant le parlement en 1947. Derrière Tito, Rajk et Dinnyés (qui vient de succéder à F. Nagy).

ce F. Nagy au sujet des biens hongrois, qu'il put promettre de restituer avec d'autant plus de zèle que les Anglais n'en détenaient pratiquement pas...

Chez Bevin, la visite fut beaucoup plus courte. Bevin était un homme gros et fatigué d'environ 65 ans, qui écoutait les yeux mi-clos ce que l'interprète lui traduisait sur les biens hongrois et le reste... Toute son attitude démontrait que tout cela n'était pas un sujet



Tito en 1948.

d'inquiétude pour l'Angleterre... A la réception gouvernementale, nous expérimentâmes ce que voulait dire dans la pratique l'"austerity" anglais : Les sandwiches étaient aussi gros que des pièces de domino...

A Paris, nous négociâmes avec Georges Bidault, qui soutenait avec un empressement visible la requête exposée par F. Nagy, en ajoutant que la restitution des biens devait être réciproque. Cela voulait dire que les Français n'avaient dans leur zone aucun bien hongrois, mais qu'ils supposaient qu'il pouvait y avoir en Hongrie des wagons et des locomotives, que les Allemands avaient utilisés un peu partout en Europe... A ce moment-là, la France n'avait plus que le rôle modeste du troisième violon. Bidault n'en faisait pas un secret, et pour donner plus de poids à son impuissance, il cherchait à ajuster les pointes de ses dix doigts. Il donnait l'impression d'un homme inactif et même incapable, en sorte que je posai la question à Maurice Thorez, comment un homme comme Bidault avait pu être le chef de la résistance française combattante. Thorez m'expliqua que Bidault avait représenté de Gaulle en France et que l'une de ses tâches et son principal souci avaient été dans le mouvement de résistance de faire en sorte que les armes parachutées ou passées en contrebande ne tombent pas entre les mains des communistes. Plus tard, Bidault a viré vers les eaux fascistes, et en ce moment, il doit se trouver en émigration quelque part en Amérique du Sud...

Si les portraits tracés par le mémorialiste sont vigoureux, les couleurs utilisées varient assez souvent selon ses sympathies. Il saute aux yeux par exemple, que les images de Nikita Khrouchtchev ou d'Imre Nagy sortent plutôt dévaluées dans diverses situations où ils sont évoquées. Tito n'apparaît pas non plus sous son meilleur jour. Non sans ironie, Rákosi parle ainsi de sa visite de l'été 1945 à Belgrade, où, après avoir exposé tous les détails de la situation hongroise, il demande à Tito d'en faire autant pour son pays. Alors, celui-ci, *la tête rejetée en arrière et le regard fixé sur le plafond, commence à parler du climat adriatique et de choses semblables.* Tito habite le palais royal, que les Allemands n'ont pas eu le temps de dévaster lors de leur fuite. Le somptueux décor (tableau de Rembrandt, etc) impressionne Rákosi qui avoue son sentiment d'infériorité. *Tito portait un uniforme blanc comme neige et frappé d'or abondamment, et moi, le même costume civil gris foncé que j'avais revêtu pour faire le voyage. A côté de Tito, se tenait assis en permanence un énorme chien noir, qui ne cessait de me regarder et qui réagissait au moindre de mes gestes ; visiblement, il avait été dressé pour cela. J'apprendrais par la suite que ce chien dénommé Tigre, avait appartenu à un officer de la Gestapo et que les partisans l'avaient rééduqué après avoir tué son maître...* Tito ne se cache pas d'avoir libéré le pays sans l'aide des Soviétiques et d'être supérieur aux autres. Quand il vient à son tour à Budapest, il veut absolument amener trois régiments pour assurer sa sécurité. On se met finalement d'accord sur 300 personnes, dont l'hébergement pose déjà suffisamment de difficultés. Les Yougoslaves sont d'ailleurs tout étonnés de voir que Rákosi habite une petite maison simple sans étage. Les relations s'étant détériorées, ce dernier reproduit en 1949 un article daté du 29 avril de la revue suisse *Sie und Er*, qui, décrivant une soirée organisée par Tito compare celle-ci à un *décor d'opérette d'un film de Hollywood.* A un autre moment, Rákosi dit franchement que Tito est un *"trouillard".*

La palette du narrateur est d'autant plus riche qu'il connaît, mieux que le russe, les grandes langues occidentales et qu'il cite facilement les journaux. Du Prince Primat par exemple, l'*Economist* écrit : *Mindszenty est un nationaliste fanatique... Pour lui, toute atteinte aux biens spirituels ou matériels de l'Eglise est inspirée par le diable ;* d'après le New Statesman, Mindszenty est *un prélat soldat médiéval, qui méprise plus l'aile modérée de l'Eglise que le gouvernement ;* de leur côté, les milieux semi officiels français disent que Mindszenty *est un prélat médiéval persécuteur des non croyants, qui a regroupé autour de lui tous les ennemis de la démocratie.*

Admiration pour Staline

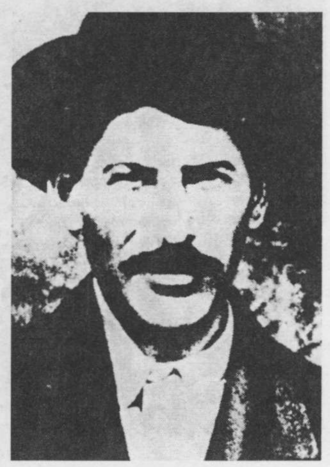
L'Eglise catholique, les prélats, les curés et les pasteurs forment un thème récurrent dans les mémoires de Rákosi, qui compte sur cet univers pour consolider le régime, et sa bienveillance envers l'Eglise et la religion est évidente. Il consacre aussi de longs passages au problème juif. Il a notamment proposé à Dimitrov un *dosage* modéré des *camarades juifs* aux postes de direction, en prévision des

effets possibles de 25 années de propagande antisémite. *J'étais encore un social-démocrate débutant quand j'avais appris que pour l'ennemi le mouvement socialiste était un "ramassis de Youpins"... Après la victoire de la révolution en URSS, l'ennemi, et surtout les gardes blancs ne parlaient que du "bolchevisme juif" ou du "bolchevisme juif asiatique"... Lors de la naissance de la République hongroise des conseils, les deux-tiers des commissaires du peuple étaient juifs.*

Il n'est pas question de l'antisémitisme de Staline, pour lequel Rákosi garde une grande admiration. Celle-ci, fondée principalement sur l'action de Staline pendant la guerre, est néanmoins tempérée par des notes réalistes. Voici les passages, où l'auteur évoque la succession de Lénine. *Tant que Staline a vécu, je ne me suis jamais posé la question de savoir comment dans un parti comme le parti bolchevique de Lénine, le culte de la personnalité avait pu apparaître. Après sa mort cependant, ce sujet a souvent occupé mon esprit.*

J'avais connu ce qu'on appelle le testament de Lénine..., car en 1924, lorsque je revins de France, et alors que j'étais secrétaire du Comité exécutif de l'Internationale communiste, on me le communiqua. Rákosi reprend ici les noms des personnes mentionnées par Lénine, et qu'il avait connues lui-même personnellement : Boukharine, bon théoricien, orateur spirituel et efficace, homme charmant dans ses contacts, mais un *anti-talent* comme organisateur ; Trotsky aussi, très bon orateur, qui avait une vaste culture et connaissait bien l'Occident. *Mais quand la succession de Lénine s'est posée dans le parti, l'ancienne garde n'avait pas encore oublié combien de fois il s'était opposé à Lénine. Il n'avait pas non plus de liens avec les masses ouvrières : on sentait chez lui un orgueil intellectuel, que le simple prolétaire flairait aussitôt. Piatakov était encore plus éloigné des masses, avec sa démarche légèrement courbée, ses lunettes et sa barbichette blonde et pointue, il rappelait plutôt un savant de cabinet. Zinoviev avait un sens pratique excellent et Kamenev, une assiduité de fer... Face à eux, Staline réunissait en sa personne les exigences multiples et compliquées, requises par le secrétariat général du parti communiste d'un immense empire...Il avait derrière lui presque 20 ans de travail illégal : grèves, manifestations, luttes armées, prisons, exil sibérien, combats incessants contre les flics, les mouchards, les provocateurs, les opportunistes, les anarchistes, les sectaires. Après 1917, c'était à lui d'être le plus souvent présent sur les fronts, c'était lui qu'on envoyait aux endroits les plus menacés..., où plus d'une fois, il fallait être impitoyable. Lénine aussi savait être impitoyable..., mais il avait beaucoup de tact, il savait caresser et compter avec la faiblesse humaine, son sourire captivant disait souvent plus que ses arguments. Ces qualités, Staline en était presqu'entièrement dépourvu. Jusqu'à la fin de sa vie, il a gardé quelque chose du fils du cordonnier du village... J'ai connu les trois premières années du secrétariat général de Staline. J'ai constaté que les dirigeants qui revenaient de l'émigration lui faisaient sentir son inexpérience dans les questions internationales, son peu de connaissance de la culture occidentale. Cela, je l'ai constaté lors du débat avec Trotsky en 1923... Quand à la fin de 1940, je suis retourné en URSS, tout cela appartenait déjà au passé. Le processus qui avait conduit au culte personnel de Staline, je l'avais vécu en prison et n'en avais pas une expérience directe... Nous savons que Staline s'était battu contre cela au départ, il en avait fait état en public aussi, puis il s'y était habitué.*


De droite à gauche : Kamenev, Lénine et Trotsky, lors d'un meeting (5 mai 1920)


Staline en 1907, à 28 ans.

Malgré cette fidélité à Staline, où se mêle d'ailleurs l'admiration pour tout ce que l'auteur a pu observer pendant la guerre (défense de Moscou, organisation impeccable de l'évacuation, acharnement à retourner une situation militaire compromise...), et aussi des euphémismes pour régler le souvenir de l'immense catastrophe de l'été 1941, malgré tout cela donc, l'image de Rákosi, telle qu'elle se présente à travers ses mémoires, n'a rien de statique, comme le constate L. Sipos : *Il a changé entre 1940-1956 et par la suite aussi, mais il a assumé jusque dans son exil la politique qu'il avait représentée en possession du pouvoir, revenant entièrement sur l'autocritique que les politiciens soviétiques lui avaient imposée en juin 1953.*

Ce problème du culte, qui est resté une désignation édulcorée de la dictature stalinienne, apparaît dès le début des *Souvenirs* de Rákosi, que nous survolons ci-après dans les limites de ce compte rendu (en insérant quelques photos, qui illustrent certains personnages ou propos de l'auteur, mais qui ne figurent pas dans ses mémoires).

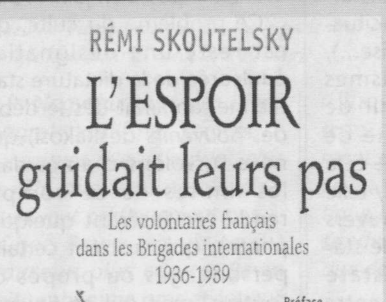
Julien Papp

(suite et fin dans le prochain numéro)



Organisation de la défense de Moscou : DCA et barrages anti-chars

Madrigueras - 30 octobre 1936. La 3e Compagnia del Battaglione Garibaldi.





Le livre de Rémi Skoutelsky, construit sur la base des archives de Moscou et de nombreux entretiens retrace l'engagement de Français volontaires dans les Brigades Internationales. L'auteur dresse une sociologie des volontaires, tente de cerner leur motivation, écrit leur vie quotidienne puis leur retour en France.

411 p., 157 F.

A propos d'un livre

Témoignage d'un volontaire français

Le livre de R. Skoutelski eut pu porter en sous titre : « Grandeur et misère des volontaires français dans les Brigades ». Comme dans toute institution humaine, il y eut – pourquoi le dissimuler ? – des zones d'ombre. Certains volontaires avaient une vision quelque peu ésotérique de ce que seraient leurs luttes : quelques combats de rue pendant quelques semaines, voire un ou deux mois et tout serait dit. Confronté à la réalité d'une véritable guerre imposée par l'intervention massive de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, ils prirent peur. UN peuple n'est pas fait que de héros. Mais il y eut un facteur important de démoralisation dont on parle moins : c'est la carence du Parti communiste qui promit aux hommes qu'il recrutait de secourir les familles durant le séjour des combattants en Espagne et ne tint pas ses promesses. Je cite mon cas. On m'avait promis, pour ma compagne, une allocation quotidienne de 10 francs qu'elle ne toucha jamais... On peut imaginer le drame intérieur que vécurent les combattants lorsqu'ils recevaient des lettres désespérées des leurs disant leur détresse et les suppliant de revenir...

L'auteur évoque les cas d'ivresse qui se manifestèrent, lorsque les hommes, après 78 jours consécutifs de front, se retrouvèrent brutalement plongés dans le calme paisible de la charmante Alcala de

Henares, patrie de Cervantes. Ce fut effectivement comme un coup de folie. Mais qui ne connaît pas ce que venaient de vivre ces hommes, ne peut comprendre. Après les terribles combat de février 1937 au Jarama, au cours desquels combattirent 5 000 brigadistes de toutes nationalités pour sauver la route Valence-Madrid qui assurait le ravitaillement de la capitale, il fallut se terrer pour consolider la position : plus de deux mois et demi entre deux murs de terre dans la neige ou la boue, dans la crasse et les sanies, couverts de poux, sans relève ni le moindre instant de détente, avec la mort qui rode en permanence. J'ai vécu ces moments-là et je puis affirmer que ces hommes n'étaient pas des alcooliques ; ils voulaient échapper à ce qu'ils venaient de subir.

R. Skoutelski cite l'exemple d'un renfort de 500 hommes destiné à la XIVe brigade. À Tembbleque, ces hommes se sont répandus dans la ville, se sont enivrés, ont saccagé des immeubles et semé la terreur parmi la population. Notre brigade n'était pas au repos à l'Escorial, mais en position dans la sierra de Guadarama. Nous avons effectivement reçu une communication du capitaine de la Guardia civile nous signalant l'état de chose. Nous avons immédiatement dépêché un lieutenant avec une compagnie en armes pour maîtriser ce singulier renfort. Au petit jour, le lieutenant vint rendre compte de sa mission. Il avait dû employer la manière forte pour maîtriser les énergumènes et les avait enfermés dans une salle de l'Escorial avec un fusil-mitrailleur braqué sur la porte. Marty était présent, il reprocha au lieutenant ces moyens brutaux à l'égard d'hommes qui étaient cependant des volontaires. L'autre, sans se démonter, répliqua : « Lorsque tu les aura tu jugeras sur pièce... »

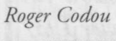
Nous nous rendîmes à l'Escorial, Marty, Marcel Sagnier et moi-même. Le spectacle n'était pas très beau, la plupart des hommes, au nombre d'une centaine et non 500, comme l'indique par erreur l'auteur, cuvaient encore leur vin. C'est Marcel qui fit le discours d'accueil : « Vous vous êtes conduits, cette nuit, comme de vulgaires bandits. Nous ne tolérerons pas que vous veniez salir la mémoire de ceux des nôtres tombés dans la lutte. Que ceux qui veulent se battre passent à droite. » Personne ne bougea. Marty proposa le rapatriement immédiat. Marcel Sagnier s'y opposa arguant qu'ils allaient « nous salir en France comme ils viennent de le faire ici. Je les garde et je me fais fort d'en faire des héros malgré eux », ajouta-t-il.

À l'interrogatoire de ces singuliers volontaires, il s'avéra qu'il s'agissait de repris de justice de la région lyonnaise, l'un de ces criminels avoua 38 condamnations. C'était un cadeau du maire de Lyon, Herriot et de la police lyonnaise. On faisait d'une pierre deux coups : on se débarrassait des malfrats et on jetait le discrédit sur les Brigades. Nous n'avons jamais pu déceler comment un tel convoi avait pu franchir la frontière sans un contrôle préalable.

Puisque l'auteur évoque la répression dans les Brigades, force m'est de jeter un trait de lumière – bien à contrecœur – sur une page noire de l'histoire des Brigades. On avait créé à Casteldefels, près de la base des Brigades, une prison pour brigadistes. Elle porta le nom de « Villa Copic », du nom de son directeur, un yougoslave. Car ce dernier, après des



Recuerdo offert à Roger Codou par ses camarades espagnols de l'usine Caudron-Renault de Boufazik.


Roger Codou



Blessé à deux reprises.



LE POINT DE VUE DE J.L. PANNÉ SUR LE LIVRE DE RENÉ SKOUTELSKY

Sous un titre digne d'un roman socialiste-réaliste des années trente, une fois avalée l'introduction du directeur de thèse de l'auteur (A. Prost) qui fait un éloge appuyé de ce travail, le lecteur pourra entrer dans une présentation socio-historique des brigadistes (recrutement, départs, motivations, profils des brigadistes, vie quotidienne). Les chapitres qui auraient pu être les plus neufs (création des Brigades, leur fonctionnement) laissent sur sa faim, en raison d'une architecture générale curieuse. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas ici de faire une histoire complète des Brigades. Mais les conclusions de l'auteur ont un parfum de déjà connu qui contraste singulièrement avec les prétentions proclamées par le préfacier et son élève — une véritable histoire des Brigades reste donc à écrire. Derrière une position d'historien, constamment revendiquée (malgré l'usage de citations volontairement tronquées ce qui rend leur critique aisée), se profile un discours militant qui éclate lorsque l'auteur — sans peur du ridicule qui ne tue plus — proclame qu'il sait dans « quel camp il fallait se trouver à Stalingrad en 1943 [43 c'est d'ailleurs un peu tard, l'armée von Paulus étant encerclée depuis le 22 novembre 1942]. Et à Madrid en 1936 ». Gratuite et naïve projection rétroactive dans l'histoire qui fait sourire... Si tout le monde reconnaît que les Brigadistes ont rempli un rôle non négligeable dans la guerre civile d'Espagne (notamment lors de la bataille de Madrid), il n'en reste pas moins que le rôle politique et symbolique des Brigades n'est guère éclairci par ce livre. Il ne suffit pas de constater qu'elles n'ont pas été engagées dans la répression menée contre le POUM et les libertaires en mai 1937 pour cerner définitivement le problème. L'intérêt politique qu'elles présentaient pour l'Internationale communiste (et donc l'URSS) se situe dans un autre champ. Car, soyez rassuré, l'auteur admet que les Brigades ont bien été créées à l'initiative de Moscou et qu'elles répondaient à une stratégie mise au point par les instances du Komintern, que leur encadrement était majoritairement communiste (mais il faut attendre la p. 242 pour avoir des éléments factuels sur les commissaires). Reste que tout un pan de cette histoire est éludé : il concerne le rôle des organes spéciaux soviétiques présents dès avant l'arrivée de l'ambassadeur soviétique à Barcelone. La grande discrétion sur le personnage de Noël Field (agent soviétique de longue date), pour ne prendre qu'un seul exemple, est très significative... Cet escamotage permet à l'auteur d'introduire une distinction spécieuse entre « une armée contrôlée *par* le Comintern » et « l'armée *du* Comintern ». Finalement, André Marty, revendiquant l'initiative de la création des Brigades, aurait déjà dit l'essentiel : « Le courant des volontaires vers l'Espagne s'est manifesté au commencement de la lutte de façon spontanée. (...) C'est à ce moment-là [la chute d'Irun, 3 septembre 1936] que la III[e] Internationale a donné le mot d'ordre à tous les communistes de donner une forme organisée à ce mouvement spontané des masses (...) l'Internationale communiste commença une véritable mobilisation de toutes ses sections pour l'aide à l'Espagne, et tous les militants communistes du monde entier se lancèrent dans la lutte contre la politique de non-intervention (*l'Humanité*, 11 novembre 1938). » Le « spontané » fut donc vite ramené à de justes proportions par « l'organisé » sous la férule des communistes. Aussi, une fois le livre refermé, on se dit que son titre vieillot ne lui correspond pas si mal...

J.L. P.

exactions qu'on s'efforça de découvrir bien tardivement, dut de n'être pas fusillé grâce l'intervention de son frère, officier dans l'Armée rouge, commandant la XV[e] brigade.

Par contre, j'ai bien connu son successeur, Marcel Lantez, un lieutenant de mon premier bataillon « Six-Février ». Il déserta après la bataille de Brunete en juillet 1937 et se retrouva à Albacete, parmi les tire-au-flanc de toutes les guerres que Marty tolérai, on n'a jamais compris pourquoi. Il traîna son désœuvrement dans tous les cafés d'Albacete où il acheva de s'alcooliser et de devenir un déchet au visage violacée et aux yeux injectés. Ce fut donc en parfaite connaissance de cause que Lantez fut choisi ; on lui donnait un blanc-seing pour accomplir les basses besognes sans qu'il ait de comptes à rendre. Ainsi, on pouvait feindre de tout ignorer.

Lantez répondit parfaitement à ce qu'on attendait de lui. Sa réputation franchit rapidement le mur de la prison sous le surnom symbolique de « la Hyène ». Tortionnaire sadique, il emprisonnait ses malheureuses victimes dans des réduits où elles ne pouvaient ni tenir ni debout, ni se coucher.

Plusieurs années plus tard, j'étais secrétaire de l'Amicale des anciens d'Espagne, je découvris des dossiers en provenance de Casteldefels, les certificats de décès portaient les noms de curieuses maladies : hydrocution, accidents. La base ne s'étonna pas de ces maladies carcérales tant étaient solidement implantées les règles d'inertie et de silence...

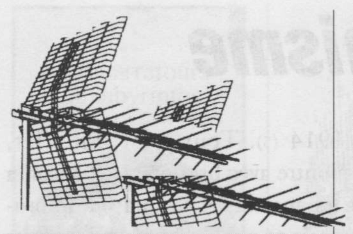
Dans la dernière partie de son livre, R. Skoutelski rend un juste hommage aux survivants des volontaires qui, forts de leur expérience en Espagne prirent une part active à la résistance et, une fois de plus, payèrent un lourd tribut.

À la page 321, l'auteur indique que Marcel Sagnier garda le contact avec Marty : c'est totalement inexact. Seuls, deux interlocuteurs purent pénétrer l'intimité de Marty et avoir accès à son domicile : Yvonne Robert, une infirmière des Brigades, aujourd'hui décédée, et Henri Tanguy qui lui doit sa fortune politique. Déporté par Vichy dans le Sud Algérien, je fut écarté du grand combat de la résistance, mais je garde indéfectiblement l'Espagne au cœur. En dépit de toutes les vicissitudes, j'ai côtoyé là-bas des hommes admirables, ce n'étaient pas des tricheurs, courageux, pleins d'abnégation, fraternels, c'est ma fierté d'avoir partagé avec eux mon internationalisme au service d'un peuple généreux et fier.

Roger Codou,
ex-lieutenant à la XIV[e] Brigade

Né en 1906, Roger Codou fut volontaire en Espagne de janvier 1937 au 25 novembre 1938 ; il fut blessé à deux reprises. Arrêté le 2 août 1940, il fut interné en camp puis transféré en Algérie. Libéré le 2 juin 1943, il ne put regagner la France qu'en octobre 1944. Il appartint au cabinet de Charles Tillon puis s'occupa d'une firme polonaise de transport. Il se trouvait à Budapest lors de l'insurrection hongroise et, indigné par les commentaires de L'Humanité, il ne reprit plus sa carte du PC.

Roger Codou a publié un livre de souvenir : Le Cabochard. mémoires d'un communiste, 1925-1982, F. Maspero, 1982.



CHRONIQUE DE LA DESINFORMATION

Jean-Jacques Ledos

PRISON CONTRE CHÔMAGE

A de rares exceptions près, les médias vantent l'excellence des résultats des chiffres américains du chômage.

Un article récent du "Monde diplomatique", laissait apercevoir une autre vérité : « ... contrairement à l'idée communément admise et activement propagée par les chantres du néo-libéralisme, les États-Unis ont affiché un taux de chômage supérieur à celui de l'Union européenne pendant dix-huit des vingt années passées. » Tiens ! tiens ! et la raison ? : « l'incarcération a réduit le taux de chômage américain, mais le maintien de ce taux à un niveau bas sera tributaire de l'expansion ininterrompue du système pénal.* » ❑

* L. Wacquant : "L'emprisonnement des "classes dangereuses" aux États-Unis. - "Le Monde diplomatique"

LA MAIN DU MANIPULATEUR

« Connaissez-vous l'histoire atroce de cet enfant habitué des théâtres de marionnettes, qui, pour avoir entrevu un bout de la main du marionnettiste, ne fut plus jamais capable d'accorder la moindre attention au spectacle ? Tel est le drame épouvantable du téléspectateur devenu lucide : il ne peut plus regarder la télévision. » ❑

Extrait de "Le Publiphobe" n° 39 (1/6/98). Tél. 01 46 03 59 92.

GUIGNOL TRAGIQUE

"Arte" a diffusé l'été dernier un long documentaire consacré aux fascismes et, en particulier, à Mussolini. A voir le ridicule du Duce cabotinant, le menton en avant, la main sur la hanche et la soumission apparemment délirante sinon spontanée des foules cadrées par la caméra on se demande où se situe l'absence de lucidité. Chez le démagogue ou dans son auditoire ?

Une telle situation est encore souhaitée par certains et les démagogues ne manquent pas pour l'encourager.

Le sentencieux chroniqueur de "Télérama" parlait, à propos de ce documentaire, d'un "fond de tiroir". D'autres parlent de "détail de l'Histoire" lorsque certaines évocations ne leur conviennent pas. ❑

OCTAVE MIRBEAU

On connaît mieux certaines de ses œuvres comme "Le journal d'une femme de chambre" ou "Les affaires sont les affaires" qui ont dénoncé les vices hypocrites bourgeois que ses engagements politiques.

Mirbeau a commis des faux pas dans sa jeunesse. Sa carrière d'écrivain a été chaotique parce qu'il a, ensuite, manifesté dans son activité de journaliste une insoumission qui l'a écarté des grands titres de la Presse et conduit dans les voies de l'anarchie, de l'antimilitarisme et de l'anticléricalisme.

Il existe une "Société Octave Mirbeau"*. Elle a publié cinq "Cahiers" particulièrement denses où sont étudiés les divers domaines de l'activité de l'auteur du "Jardin des supplices". ❑

* 10bis, rue André-Gautier - 49000 - Angers. Tél. 02-41-66-84-64.

UN RÉVOLUTIONNAIRE OUBLIÉ : DANIEL GUÉRIN

"Alternative Libertaire" * publie un "hors-série" consacré à Daniel Guérin, militant de la révolution prolétarienne et de la cause homosexuelle.

Dans la ligne de Pierre Kropotkine, il avait publié, en 1946, un ouvrage consacré à la révolution de l'An II : "La lutte des classes en France sous la première République" qui réhabilitait la revendication populaire, exprimée dans les "Sections" où se préparait, non la Terreur mais des institutions plus justes : une éducation gratuite pour tous, une affirmation de l'égalité de droits des sexes, une protection sociale et des garanties de ressources pour les anciens travailleurs, par exemple. Des valeurs qu'une nouvelle bourgeoisie n'hésite pas à remettre en cause, aujourd'hui.

Les historiens installés n'aiment pas les "hors-sein" de l'Université. Les partis de gauche n'aiment pas être doublés. Ce sont, sans doute, deux des raisons qui expliquent la discrétion dont a été entourée l'œuvre de Daniel Guérin. Lue par quelques initiés, elle ne se limite pourtant pas à la réhabilitation de la révolution populaire. Il n'est ni trop tard ni inutile de la redécouvrir. ❑

* BP 77, 75967 Paris Cedex 20.

LIBERTÉ D'EXPRESSION "LIBÉRALE"

On ne dira jamais assez que la liberté d'expression appartient aux éditeurs ou distributeurs dans un système libéral.

Après l'interdiction qui a tenté d'empêcher la carrière du film de Pierre Carles "Pas vu, pas pris", consacré aux avatars de la liberté d'expression, un autre cas de censure qui ne dit pas son nom est apparu au cours de l'été dernier. La publication d'une biographie de l'homme d'affaires "à qui tout réussit", François Pinault, a été différée *sine die* par l'éditeur Calmann-Lévy, engagé par contrat. Les auteurs éclairaient quelques zones d'ombre politique - une certaine complaisance envers le Front National, paraît-il ? - sur la personnalité en question qui ne s'était pas opposée à la publication récente d'un ouvrage bienveillant. ❑

MERCI, BILL !

Si la mort de Lady Di, à l'automne de 1997, avait procuré des recettes inattendues aux divers médias, l'anniversaire de l'événement, un an plus tard, a été décevant. L'affaire Clinton-Lewinsky est intervenue opportunément pour compenser le manque à gagner des médias, en général, même "Le Monde" et de la "Press-people", en particulier. Que de profits engrangés ! On observe, toutefois, qu'une telle presse ne prospérerait pas si la demande populaire n'existait pas. Que la démarche soit morale ou pas ne concerne pas les institutions mais la conscience individuelle.

Et si tout cela n'était que manipulation destinée à masquer les manœuvres déployées pour abattre un président dont les décisions menacent certains intérêts puissants ?

Le juge américain, acharné sur sa proie, au nom des valeurs morales, évoque le personnage du magistrat qu'un naïf, égaré dans un bordel, retrouve parmi les notables de sa cité dans "La farce des ténébreux", une pièce de Michel de Ghelderode. ❑

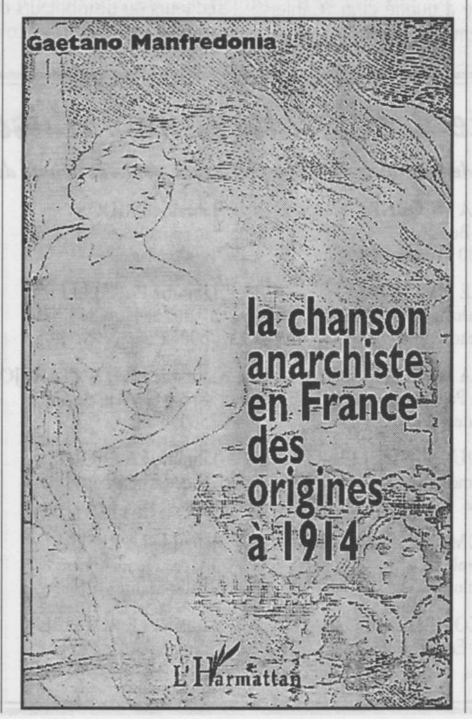
Quoi de neuf sur l'anarchisme

Les ouvrages sur l'anarchisme se sont multipliés ces derniers temps. Une constante existe, cependant ils portent dans leur immense majorité sur la période la plus riche de l'anarchisme : la belle époque, son âge d'or en quelque sorte. Des figures émergent, les biographies sont peut-être à l'image du mouvement libertaire : une somme d'individualités.

L'excellente revue *Itinéraire* (1) s'attache à montrer la personnalité du géographe libertaire Elisée Reclus. Ce numéro – double pour l'occasion – allie la richesse iconographique à la qualité des articles. En effet, *Itinéraire,* grâce à la famille Reclus, a retrouvé une multitude de documents iconographiques inédits. Cette richesse documentaire n'est pas le seul atout de cette revue. En effet les textes sont riches. On y trouve une galerie de portraits des amis de Reclus : Nadar, la famille d'Elisée ou bien encore Pierre Martin. Ce doux entêté de vertu fait l'objet d'une chronologie fine et détaillée. Cet homme d'action, communard exilé en Belgique puis en Suisse était également un géographe hors du commun. Deux articles sont consacrés à la manière dont il a pensé la terre. La lecture d'Itinéraire s'impose, tout comme la biographie que Bernard Thomas a consacrée à Alexandre Jacob (2). Cet ouvrage est une nouvelle biographie du bagnard au grand cœur. L'ouvrage s'appuie sur de nouvelles archives par rapport à l'édition parue chez Tchou en 1970. Alexandre Jacob, dit Marius, est né à Marseille en 1879. Il a exercé 36 métiers avant de devenir ce gentleman cambrioleur qui rendait aux pauvres l'argent volé par la bourgeoisie. Bernard Thomas nous retrace avec finesse et brio la vie de cet homme. Jacob, le champion de la reprise individuelle, est également un héros, ou, plus simplement, un homme libre. Ainsi il rappelle à ses juges qu'il n'ont aucun droit sur le condamné puisque ce sont eux les voleurs. Les vingt années de bagne n'altèrent pas sa soif de la liberté – 17 tentatives d'évasion, un record. Libéré en 1928, Jacob fait un tour en Espagne pour aider ses camarades espagnols en 1936. Il choisit de mettre fin a ses jours en 1954. Un autre bagnard moins célèbre est également l'objet d'une biographies, Paul Roussenq dont Daniel Vidal offre une belle biographie (3). Les révoltés de la belle époque avaient de la gueule. Arrêté pour vagabondage, il envoie à la figure du procureur de la République son dernier morceau de pain. Après la prison il se retrouve à Biribi – le bagne militaire – avant de retrouver à Cayenne pour vingt ans. Il est libéré en partie grâce à une campagne du PC et du Secours Rouge International. Roussenq refuse d'accepter de se faire le complice des bolchéviks et rappelle les assassinats politiques en Union soviétique. Devenu l'ami d'André Prudommaux, théoricien libertaire qui animait une imprimerie dans le sud ouest, Roussenq participe au mouvement libertaire. Il connaît de nouveau la prison sous Vichy. Après sa mort en 1949, ses mémoires – ironie de l'histoire – sont éditées par un abbé.

Les anarchistes sont également l'objet d'études en temps que corps collectif. Ainsi Edouard Boeglin consacre son dernier ouvrage aux *Anarchistes, francs maçons et autres combattants de la liberté* (4). Les pères du mouvement libertaire ont une caractéristique commune : ils ont tous peu ou prou été franc maçon. Edouard Boeglin dans un sympathique essai propose une galerie de portraits des libertaires : Proudhon, Bakounine, Reclus, Louise Michel auquel il ajoute, par exemple, Blanqui et Lafargue – même si ces derniers n'étaient pas anarchistes. L'ensemble des articles est accompagné de textes concernant les auteurs précédemment cités.

Nous avons gardé le meilleur pour la fin, la thèse de Gaetano Manfredonia consacrée à la Chanson anarchiste en France des origines à 1914 (5). Tout y est. En effet, l'auteur montre avec brio que la chanson a été pour les anarchistes un moyen de propagande, mais ce qui le distingue des autres groupes politiques c'est que la chanson est partie intégrante de la culture libertaire. En effet, si les contemporaines reflètent d'abord – et peut-être avant tout – une image de l'anarchisme c'est bien celle qui est véhiculée par la chanson dont les dernières figures ont été Brassens et Ferré. Cependant, comme le remarque Gaetano Manfredonia « le passage de l'organisation des goguettes à celle des galas, marque un renversement total de perspective par rapport à l'utilisation de la chanson politique [...] renversement qui s'accompagnera de la disparition de la chanson militante au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. » L'auteur a tout dépouillé et l'on peut dire qu'il ne manque rien. Pour résumer, il distingue trois grandes phases. Les origines vont des lendemains de la révolution française à la veille de la Commune. La seconde partie marque la formation du corpus des chansons anarchistes. La commune devient le point de référence vécue, imaginée et enfin fondatrice de la conscience anarchiste. Un répertoire se constitue et, comme le note l'auteur, « l'identification entre public, interprètes et acteurs était donc totale ». Des thèmes qui se dégagent forment les images de la propagande libertaire et fondent ce qu'est devenu l'anarchisme politique et culturel ; ceci est l'objet de la troisième partie de l'ouvrage. Cependant, l'anarchisme a du mal à se relever de la Grande Guerre et de ses conséquences, même si les anarchistes ont continué à diffuser leur pensée par la chanson, les moyens de diffusion, sont sans commune mesure avec ceux qui s'étaient mis en place. L'ouvrage est riche, documenté et permet de comprendre une des facettes de la culture libertaire.



Nous espérons que la multiplication de ces études suscitera d'autres vocations.

Sylvain Boulouque

(1) Itinéraire, n° 14/15, 1998, 108 pages, 70 francs. 1bis impasse Emilie, 77500 Chelles.

(2) Bernard Thomas, Les vies d'Alexandre Jacob, 1879-1954, Mazarine-Fayard, 1998, 366 pages, 120 francs.

(3) Daniel Vidal, Paul Roussenq, Le bagnard de Saint Gilles, Editions du Monde libertaire, 1998, 40 pages, 20 francs.

(4) Edouard Boeglin, Anarchistes francs maçons et autres combattants de la liberté, Bruno Leprince éditeur, 1998, 286 pages, 120 francs.

(5) Gaetano Manfredonia, La chanson anarchiste des origines à 1914, L'Harmattan, 1998, 448 pages, 220 francs.

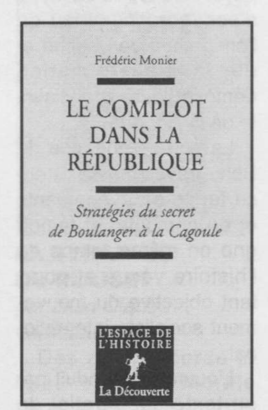


LES CARREFOURS DU LABYRINTHE
par Cornelius Castoriadis

Castoriadis était l'un des rares intellectuels a avoir abandonné le marxisme pour rester révolutionnaire. les carrefours du Labyrinthe participent de ces essais de reconstruction une pensée politique débarrassée de ces aspects « scientifiques » pour redonner un sens à la vie quotidienne. A cette fin Castoriadis utilise plusieurs prismes : la psychanalyse, l'anthropologie et enfin une relecture du marxisme. Le tout est analysé à travers le filtre retrouvé de la démocratie au sens originel du terme.

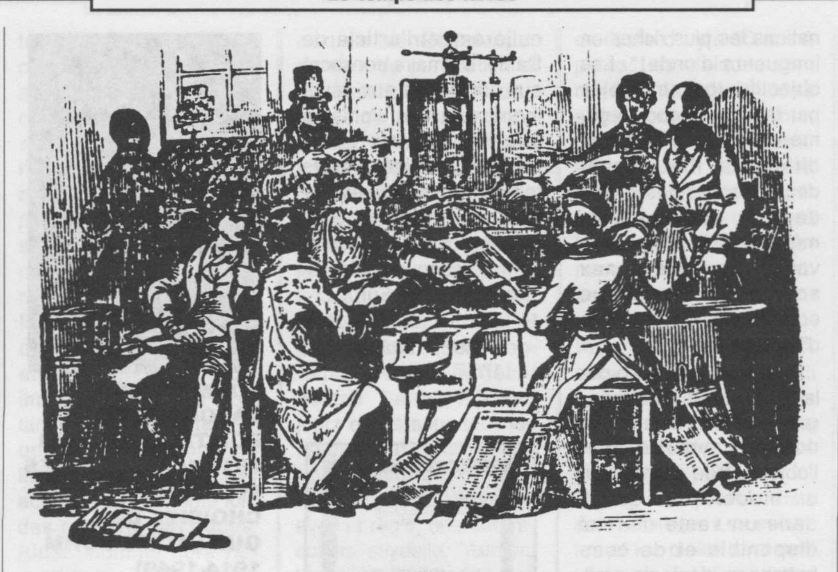
S.B.

Seuil, point essais, 414 p., 61 F.



LE COMPLOT DANS LA RÉPUBLIQUE, STRATÉGIE DU SECRET DE BOULANGER À LA CAGOULE
par Frédéric Monnier

A travers une vaste étude qui débute à la fin du siècle dernier et s'achève à la fin des années trente. Frédéric Monnier analyse les différentes tentatives – réelles ou supposées – des complots ayant émaillé l'histoire de la troisième République.



Le temps des LIVRES

Trois grandes phases ressortent de cette étude. Aux extrémités chronologiques, on retrouve les tentatives de complot de Boulanger et de Déroulède et dans les années trente, la cagoule. Le centre de l'ouvrage est directement lié à la thèse de l'auteur : L'Apparition du complot communiste en France (1920-1932) : le pouvoir de l'Etat et l'opinion publique face à la troisième internationale dans les années vingt. Frédéric Monnier pose donc un double regard sur les tentatives de complot et sur les peurs nées de cette volonté conspirative.

L'étude de la naissance du complot communiste se décompose en plusieurs phases. On trouve d'abord le thème de l'ennemi de l'intérieur qui reprend les vieux thèmes de la peur du rouge, même si celle-ci n'est plus supposée, mais réelle. Dans les années vingt, le complot communiste prend différentes formes : tout d'abord la tentative d'occupation de la rue dans un premier temps, ensuite la stratégie de la prise du pouvoir par le putsch dans un second temps. Comme le laisse penser l'ouvrage collectif L'Insurrection armée, publié sous le pseudonyme de Neuberg aux éditions du Parti (Bureau d'édition, 1931) nous avons affaire à des stratégies utilisées par le parti. Ces stratégies sont dénoncées par d'autres en tant que tentatives de renversement de la République ou utilisées pour justifier d'autres propagandes moins avouables. L'ouvrage de Neuberg complété par la lecture de la Technique du coup d'Etat de Malaparte donnera des idées au membres de la Cagoule.

Un livre qui apporte sa pierre à l'historiographie sur un thème trop peu souvent abordé.

S.B.

La Découverte, 340 p., 145 F.

LIN XILING, L'INDOMPTABLE
par Marie Holzman

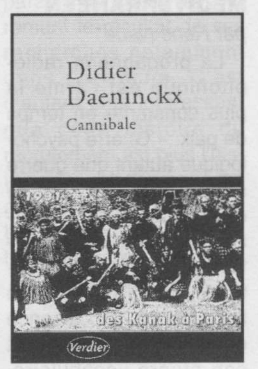
1948 : en pleine guerre civile, le père de Lin Xiling – de son vrai nom Cheng Haiguo –, fonctionnaire de l'administration nationaliste, disparaît de la vie de sa femme et de ses cinq enfants, laissant sa famille dans la misère la plus totale. Brillante élève jusque-là, Haiguo ne supporte plus les regards faussement apitoyés de ses camarades plus aisées et quelques mois seulement après l'avènement du régime communiste, elle s'engage à 13 ans et 1/2 dans l'Armée Populaire de Libération. Sa foi chrétienne l'incite à se dévouer totalement à sa nouvelle cause, le communisme, où elle retrouve la pratique de la confession des fautes – la fameuse autocritique – et du culte du divin : “L'Orient est rouge / La Chine a donné naissance à Mao Zedong / Il est notre étoile salvatrice”. Sous-lieutenant à 17 ans, elle est admise sur concours à l'Université du Peuple de Pékin, section Droit ; mais l'entrée à la Ligue de la Jeunesse lui est refusée : elle pose trop de questions. Elle se fait bientôt connaître en rédigeant des articles dans la revue de l'Université et prend alors le pseudonyme de Lin Xiling.

Mais c'est le “Mouvement des Cent Fleurs” (1) qui va la propulser du jour au lendemain sur le devant de la scène. En mai 1957, alors que Mao Zedong dans un discours précédent a incité les Chinois à dire ce qu'ils pensent, elle ose l'apostropher directement, le prenant en flagrant délit de contradiction : “Comment le mensonge d'hier peut-il être la vérité d'aujourd'hui ?” Crime de lèse-majesté. Qualifiée de “droitière” puis de “contre-révolutionnaire”, elle se confesse du bout des lèvres sans rien renier de ses idéaux de justice et de vérité, et sera condamnée à 15 ans de prison après un simulacre de procès. Libérée en 1973 on lui donne un travail dans une usine de machines-outils afin d'y “recevoir la rééducation de la classe ouvrière”. Retrouvant ensuite un statut de cadre, elle multipliera les démarches mais ne sera jamais réhabilitée. Lassée, elle préfère partir pour Hong-Kong en 1983, puis en France où elle vit depuis. Le parti communiste l'a privée de sa jeunesse, de sa carrière et de ses amours, mais elle croit toujours à l'avènement d'une “vraie démocratie socialiste”. Pour elle, le combat continue…

J.-J. Gandini

Bayard Ed. 1998, 410 p., 130 F.

(1) Siwitt Array, “Les Cent Fleurs” Flammarion 1973.



CANNIBALE
par Daeninckx Didier

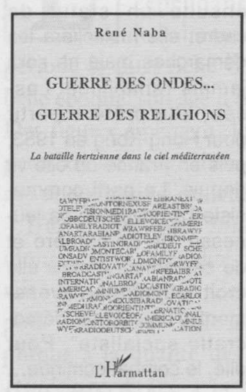
En 1931, Le Libertaire dans son édition spéciale du vendredi 22 mai titrait sur six colones à la une « A bas le colonialisme assassin ! ». Les articles dénonçaient respectivement le brigandage légal, le vol organisé,…, bref le scandale de l'exposition coloniale.

Soixante ans plus tard on demeure toujours aussi effrayé devant tant de stupidité. L'ouvrage de Didier Daeninckx, Cannibale, nous ramène à cette période. Sur l'arrière plan d'une nouvelle noire, il fait revivre la tragédie des Kanaks arrachés à leur île et transportés à travers l'Europe tel des animaux, après avoir été jetés en pâture aux yeux des spectateurs, venus découvrir les grandeurs de la France coloniale.

Un livre à lire sur une page noire de l'histoire du pays des Droits de l'homme.

S.B.

Verdier, 94 pages, 50 F.


René Naba
GUERRE DES ONDES...
GUERRE DES RELIGIONS
La bataille hertzienne dans le ciel méditerranéen
L'Harmattan

"GUERRE DES ONDES... GUERRE DES RELIGIONS LA BATAILLE HERTZIENNE DANS LE CIEL MÉDITERRANÉEN

*par René Naba**

La propagande radiophonique est l'arme la plus constante en temps de paix. « Guerre psychologique autant que guerre sémantique, la guerre des ondes vise à soumettre l'auditeur-récepteur à la propre dialectique du diffuseur, en l'occurrence, la puissance émettrice, en lui imposant son propre vocabulaire, et, au-delà, sa propre conception du monde... » écrit René Naba, en introduction. Les effets ne sont toutefois pas toujours à la hauteur des moyens mis en œuvre. La propagande occidentale diffusée vers les pays communistes, au cours de la "guerre froide" a entretenu le goût de la liberté des populations soumises à une propagande interne mal supportée. En sens inverse, il ne semble pas que la promesse d'un monde meilleur annoncée par les réseaux d'ondes courtes de l'Est ait séduit durablement les masses soumises aux dures réalités du capitalisme.

Aujourd'hui, la diffusion par satellite ouvre une ère nouvelle dans un dispositif terrestre dont la coûteuse complexité a été mise en place par les nations les plus riches en longueurs d'onde**. Les objectifs, toujours ciblés par le même souci hégémonique, sont toutefois différents. Ils unissent des nationalismes divers dans la défense d'un même intérêt : la préservation de l'accès aux sources d'énergie que constituent les réserves d'hydrocarbure.

L'ancien monde bipolaire évanoui, la propagande a ainsi trouvé une nouvelle activité dont l'objet est de promouvoir un modèle de société dans un vaste marché disponible et de combattre les idéologies religieuses qui s'y opposent.

J.J.L.

[Justificatif à Éditions L'Harmattan, 5-7, rue de l'École Polytechnique, 75005, Paris]

* *Éditions de l'Harmattan, 110 F.*

** *Les allocations de longueurs d'onde (ou fréquence) sont réparties dans des conférences internationales, proportionnellement à la richesse des pays participants.*


Chantal Delsol · Michel Maslowski
Histoire des idées politiques de l'Europe centrale
puf
Politique d'aujourd'hui

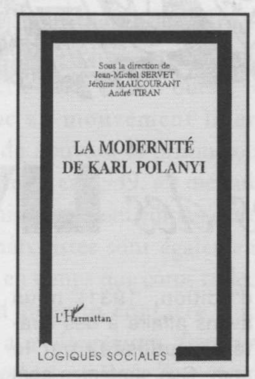
HISTOIRE DES IDÉES POLITIQUES DE L'EUROPE CENTRALE

par Chantal Delsol et Michel Maslowski

Cet ouvrage rassemble une série d'articles qui ont pour thème le développement des idées politiques en Europe centrale. Le livre se découpe en quatre grands thèmes. Les trois premières parties analysent les origines du développement des idées politiques en Europe centrale jusqu'au XIXe siècle. La dernière quant à elle se penche sur la période contemporaine. On retiendra particulièrement l'article de Daniel Delmaire consacré aux origines et aux développements du sionisme et celui de György Litvan qui étudie les idées et les tendances de la révolution hongroise de 1956. Une ouvrage fort riche pour quiconque s'intéresse à cette autre Europe.

S.B.

PUF, 1998, 604 p., 178 F.


Sous la direction de Jean-Michel SERVET Jérôme MAUCOURANT André TIRAN
LA MODERNITÉ DE KARL POLANYI
L'Harmattan
LOGIQUES SOCIALES

LA MODERNITÉ DE KARL POLANYI

*par Jean-Michel Servet, Jérôme Maucourant, André Tiran**

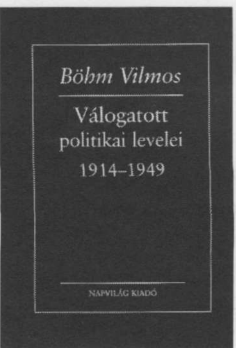
Le souci d'organiser l'économie selon une lecture marxiste se développe pendant le dernier quart du XIXe siècle dans les milieux socialistes autrichiens ou s'expriment des théoriciens comme Otto Bauer ou Cæsar De Pæpe qui préconisent une nationalisation des grands moyens de production mis à la disposition de la collectivité. Jean Jaurès en fera le sujet de son intervention au Congrès socialiste de Saint Quentin, en 1911.

Karl Polanyi appartient à la génération suivante. Socialiste, il appelle de ses vœux une "société libre, coopérative..." sans tomber dans le manichéisme marché contre État bureaucratique. Cette modération qui n'est pas un reniement évoque Keynes mais les idées exposées dans son livre : "La grande transformation" annoncent également l'autogestion.

Le désordre actuel du néolibéralisme justifie la redécouverte de cet auteur oublié.

J.-J. L.

* *Éditions L'Harmattan, 145,00 F.*


Böhm Vilmos
Válogatott politikai levelei
1914–1949
NAPVILÁG KIADÓ

BÖHM VILMOS VALOGATOTT POLITIKAI LEVELEI 1914-1949 (LETTRES POLITIQUES CHOISIES DE GUILLAUME BÖHM 1914-1949)

présentées par Éva Szabó et Lászlo Szücs,

Au tournant du siècle, le socialisme est devenu le facteur politique et social le plus important de l'ambiance culturelle européenne. Ce mouvement en plein essor, qui avait une force morale énorme, a donné naissance à toute une série de personnalités dirigeantes venues du monde ouvrier. A force de volonté et de courage, ces hommes surmontent les obstacles pour s'instruire. Contrairement à ceux qu'aux Etats-Unis on a appelé les self made men, ils ne cherchent pas à bâtir avant tout une carrière, mais, tout en partageant les soucis de leur classe, ils prennent en charge le devoir de préparer un monde meilleur.

Parmi ceux qui représentent en Hongrie ce type de dirigeants, on rencontre le fondeur Károly Teszársz, le technicien Ernö Garami, l'ouvrier du bâtiment Sándor Garbai, le tailleur de pierre Dezsö Bokányi, le menuisier Jakab Weltner, le relieur Máno Buchinger, le technicien Vilmos Böhm...

De cette grande génération de leaders ouvriers, il n'a été pratiquement donné qu'à V. Böhm (1880-1949), de participer, directement ou indirectement, à la direction du mouvement socialiste pendant près de cinquante ans. Secrétaire d'Etat, ministre ou commissaire du Peuple, il a joué un rôle majeur dans les révolutions de 1918-1919. Durant sa première émigration qui a duré plus de vingt-six ans, il a pris contact avec les socialistes des pays d'accueil : Autriche, Tchécoslovaquie, Suède, et avec les personnalités marquantes du mouvement socialiste international. En même temps, il n'a jamais rompu ses liens avec le Parti social-démocrate hongrois. A partir des années 1940, il est déjà considéré comme le grand vieillard du Parti, titre attribué légitimement, autant pour son expérience de militant que pour ses qualités personnelles. Si après 1945, pour diverses raisons, il n'a pas pu devenir l'élément décisif de la social-démocratie hongroise, il a continué à exercer une grande influence sur le mouvement et il est resté une personnalité respectée par ses amis et même par ses adversaires.

Devenu ambassadeur de Hongrie à Stockholm, il s'est efforcé de servir la cause de la reconstruction du pays et de développer ses relations avec l'étranger. En raison de son état de santé, mais surtout à cause du tournant politique intervenu, il démissionne en 1948 et ne revient pas dans le pays. A la fin de sa vie, il s'occupe à nouveau de l'émigration de gauche et de la transformation démocratique et socialiste de la Hongrie.

La correspondance de Böhm révèle une existence fertile en événements et en combats, et témoigne en même temps de l'histoire vécue et pourtant objective du mouvement socialiste international.

L'ouvrage, introduit par un texte substantiel de L. Szucs (p. 7-62), résulte de l'étude de plus de 3 000 lettres, parmi lesquelles les éditeurs en ont retenu 147. En 1919, Böhm emporte avec lui ses archives dans son émigration. Soigneusement conservées, celles-ci sont détruites quand il doit fuir Vienne en février 1934. Heureusement, on a conservé à Moscou une série de copies, que l'Institut Marx-Engels avait réalisées dans le cadre

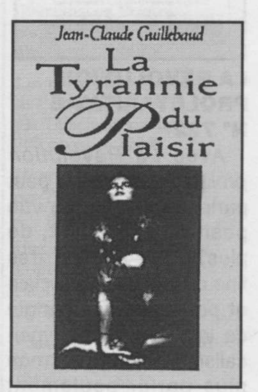
de sa collecte de documents se rapportant aux mouvements révolutionnaires européens.

A l'automne 1938, lorsque Böhm est contraint de fuir la Tchécoslovaquie, où il a trouvé refuge de nouveau, il ne peut emporter ses documents, dont le sort reste inconnu.

Finalement, l'héritage archivistique de Böhm est composé pour l'essentiel des correspondances postérieures à 1939. Pour les autres périodes, il a fallu retrouver à travers le monde les collections des destinataires. En Hongrie d'abord, mais aussi dans les archives et bibliothèques étrangères : Stockholm, Vienne, Copenhague, Amsterdam, Bonn, Londres, Moscou, Washington... C'est donc à la suite de plusieurs années de recherches qu'un échantillon de la correspondance politique de Böhm a pu être publié en Hongrie.

Julien Papp

Budapest, Napvilág Kiadó, 1997, 462 p., index, 2 100 F.



LA TYRANNIE DU PLAISIR

par Jean-Claude Guillebaud

Dès qu'on aborde la question de la morale sexuelle, on passe facilement pour un moraliste nostalgique ou pour un laxiste. On échappe difficilement soi-même à la subjectivité ou au manichéisme. Jean-Claude Guillebaud s'attache ici à déconstruire la vision simpliste que nous avons en la matière, et de rétablir toute la complexité d'une réalité historique, qui n'a que peu à voir avec l'idée que nous nous en faisons. Ainsi l'opinion commune prétend-elle à une évolution contemporaine venant abolir des siècles d'obscurantisme et de répression inaugurés avec l'avènement du christianisme. L'antiquité n'était pas, en fait, aussi permissive qu'on le prétend, y compris en ce qui concerne l'homosexualité. En fait, les critères moraux de l'époque étaient seulement différents. Ce qui importait n'était pas alors tant le sexe du partenaire que son statut (homme libre ou esclave) et le rôle actif ou passif adopté lors des rapports physiques. Ainsi l'homme libre risquait la mort, non du fait de ses relations homosexuelles, mais parce qu'il avait eu des relations passives avec un esclave. Quand le christianisme s'imposera, son attitude face aux interdits sexuels, variera selon les époques. Elle reproduit alors des conceptions pour la plupart héritées du paganisme (le plus souvent en moins draconiens). Le moyen âge sera sévère sur les principes, mais modéré dans ses pratiques : les transgressions ne seront guère sanctionnées que par des jeûnes ou des carêmes. Ainsi de l'instauration des sacrements du mariage qui coïncide avec l'émergence de l'individualisme en ce qu'elle impose le libre consentement des époux là où les communautés traditionnelles avaient pour coutume d'imposer leur choix d'alliance. Le durcissement puritain intervient avec les périodes des lumières, les penseurs agnostiques étant plus sévères en la matière que bien des hommes d'église. Le rationalisme scientiste prend très vite le relais : l'onanisme est traité telle la pire des maladies. Quand la révolution sexuelle de la fin des années 60 emporte les vieux préjugés, elle est très vite récupérée par le règne de la marchandise, l'argent devenant "un policier du désir infiniment plus brutal et plus injuste que toutes les morales de la terre." (p. 109) Toute révolution entraîne des désordres sexuels bientôt suivi par un rêve de purification et de vertu. Après une vague de neutralité sinon de bienveillance, dans les années 70-80, à l'égard de la pédophilie et de l'inceste a succédé "presque sans transition la brutalité unanimiste du lynchage" (p. 21). Le retour à l'ordre moral et l'opposition à cette tendance devient le débat central. De fait, il a toujours existé sous tous les cieux et en tous temps une résistance aux normes, un arrangement avec la règle, une contreculture sexuelle. "Aucune liberté véritable n'a été substituée aux prétendues tyrannies du passé. Les contraintes ont changé de nature, ce qui n'est pas la même chose. Une morale traditionnelle a été rejetée et remplacée par une autre tout aussi normative, même si c'est d'une façon différente." (p. 377) Prêtres et moralistes ont été chassés et remplacés par le médecin et le juge à qui l'on demande d'édicter une valeur et une nouvelle norme.

Jacques Tremintin

Seuil, 1998 (391 p., 140 F)

DROIT D'ASILES

par Patrick Lemoine

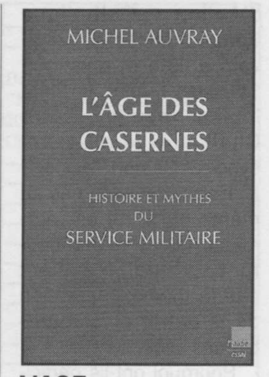
Psychiatre et chef de service à l'hôpital du Vinatier à Lyon, Patrick Lemoine revient ici sur le drame qui a vu, au cours de la seconde guerre mondiale, 40 000 malades mentaux mourir de faim, de froid et de misère dans les hôpitaux psychiatriques français. A la rigueur des hivers et aux défauts réels d'approvisionnement, il faut rajouter la ségrégation, l'idéologie nazie et l'eugénisme : nourrir les fous est un luxe de temps de paix !

Pour décrire cet épisode peu glorieux qui n'a jamais donné lieu à aucune commémoration, l'auteur a choisi le support du roman historique. Il nous plonge dans une superbe fresque qui couvre les années 30 et 40. Ce récit nous projette dans le monde terrifiant de l'asile d'il y a 50 ans à peine. Les malades sont regroupés dans des salles communes le jour, dans des dortoirs la nuit. Ils portent tous les mêmes vêtements remisés le soir dans un grand bac, et repris indistinctement le lendemain matin. Les journées passent pour les gardiens à nettoyer les déjections, séparer ceux et celles qui se battent et à punir les récalcitrants. Les paillasses des lits sont remplies de paille et sont changées quand elles sont souillées. Les escarres et les plaies sont nettoyés au vin aromatique. Les malades sont rasés et désinfectés pour éviter les poux. A leur arrivée, ils passent deux semaines de quarantaine, entièrement nus, attachés sur la paillasse d'une cellule. C'est pour les "observer" (!) et envoyer ceux qui ne supportent pas dans le quartier des agités. La science des aliénistes n'a alors guère évolué depuis des années. Deux innovations toutefois, couronnés par un prix Nobel : l'inoculation du germe du paludisme (il semble alors que l'accès de fièvre qui en résulte puisse parfois guérir de la folie !) et l'électrochoc. A part cela ? Rien ! Les épileptiques et schizophrènes restent harnachés en permanence : camisole ou entrave les empêchent d'agresser les autres. Par contre, ce qui règne en maître, c'est l'hygiène : sols et murs (jusqu'à une hauteur de deux mètres) sont lavés à grande eau chaque jour. Les malades eux, sont régulièrement brossés et rincés au jet.

L'auteur, s'il nous fait entrer dans l'horreur, le fait d'une façon humaine en nous proposant l'itinéraire de deux infirmiers dont l'un se retrouvera dans l'univers concentrationnaire nazi (en y trouvant un parallèle avec son ancien travail) et l'autre assistera impuissante à l'extermination passive de centaines de patients. Un ouvrage à lire, absolument.

J.T.

Odile Jacob, 1998 (329 p., 135 F)

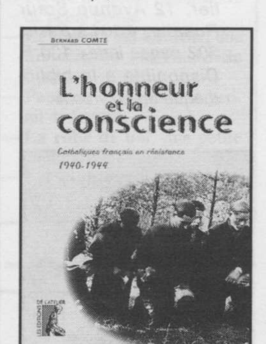


L'AGE DES CASERNES

par Michel Auvray

Sorti ces derniers jours le livre de Michel Auvray fera l'objet d'un compte-rendu dans le prochain numéro de Gavroche. Mais nous vous recommandons dès maintenant sa lecture. Passionné par l'histoire des questions militaires, Michel Auvray a écrit une *Histoire des Réfractaires en France* (une nouvelle édition actualisée va bientôt paraître) et publie régulièrement le résultat de ses recherches notamment dans Gavroche. C'est d'autant plus intéressant que cette histoire du recrutement est plus l'histoire des relations que les acteurs sociaux ont entretenues avec elle que l'histoire d'une institution.

Editions de l'Aube, Le Moulin du Château, 84240 La Tour d'Aigues, 326 p., 140 F.



L'HONNEUR ET LA CONSCIENCE

Par Bernard Comte

A l'opposé de la majorité du pays, malgré les évêques incitant à soutenir le régime du maréchal Pétain, des catholiques ont choisi dès 1940, de combattre la domination nazie en s'opposant à Vichy ; d'autres les ont rejoints progressivement. Mais quoi de commun entre l'aristocrate monarchiste Honoré d'Estienne d'Orves, le militant

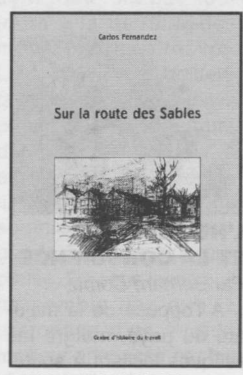
d'Action Catholique Edmond Michelet, l'écrivain artiste et mystique Stanislas Fumet, le théologien jésuite Pierre Chaillet et le dirigeant syndical Gaston Tessier ? Ils n'appartenaient pas au même parti, ne se référaient pas au même courant spirituel, n'avaient pas la même perception de la patrie et des problèmes sociaux.

Pourquoi ont-ils participé au même combat ? En quoi leur foi catholique a-t-elle été impliquée dans leur choix ? Ces questions sont au cœur du travail de Bernard Comte sur les catholiques français en résistance. Historien de cette période, il explore les itinéraires politiques, théologiques et spirituels, les réseaux d'influence et les circonstances qui ont conduit ces catholiques à dire non.

Rebelles, ils ont préféré *l'honneur* à la résignation et la *conscience* à l'obéissance docile réclamée par la hiérarchie ecclésiale.

Leur démarche ne donne-t-elle pas à réfléchir aux catholiques d'aujourd'hui, dans leur relation à l'autorité et dans leur attention à la dimension politique de l'existence.

Les Editions de l'Atelier, 12 Avenue Sœur Rosalie, 75013 Paris. 302 pages index 130 F. Disponible à la bibliothèque de Gavroche.



SUR LA ROUTE DES SABLES

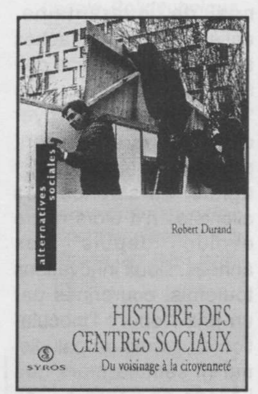
par Carlos Fernandez

Carlos Fernandez nous raconte l'intégration dans une cité ouvrière dépendant des Forges de Basse Indre, les difficultés matérielles, l'école laïque primaire et gratuite aux multiples cultures, les préoccupations des gamins qui ont fait son quotidien. Dans un milieu où la lutte pour la vie le partage à la tendresse, il nous décrit le sens du merveilleux d'un monde qui garde sa dignité, le rapport à l'histoire (guerre d'Algérie) et à la littérature.

L'auteur nous fait appréhender une vision réaliste et sans contrefaçon de la cité navale recluse derrière de hauts murs. Il rend à cette génération émigrée un hommage authentique.

E.C.

S'adresser au Centre d'Histoire du Travail, 2 bis boulevard Léon Bureau, 44200 Nantes. 190 pages, 90 F + 16 F de port.



HISTOIRE DES CENTRES SOCIAUX - DU VOISINAGE À LA CITOYENNETÉ

par Robert Durand

Les Centres Sociaux font partie de l'univers de nos quartiers. Pour être familières, ces institutions ne semblaient pas pour autant centenaires. Eh bien, si. Je l'ai appris en lisant l'ouvrage fort intéressant de Robert Durand. Car, si le premier centre français ouvre ses portes en 1896, l'initiative originelle est anglaise. Elle date de 1884 et apparaît dans la banlieue de Londres, très exactement à Toynbee Hall sous le nom de Settlement.

L'auteur nous convie donc à cette aventure qui traverse le XXe siècle : d'une façon chronologique, nous assistons à la naissance, à la croissance puis à l'institutionnalisation de ces authentiques supports de l'action, de l'animation et de l'intervention au cœur des quartiers de nos villes mais aussi de nos campagnes.

Aujourd'hui, le parc des Centres Sociaux comporte près de 1 600 équipements employant 20 000 professionnels permanents.

Ce qui les caractérise avant tout, c'est bien leur vocation d'intervention dans la globalité de la vie du citoyen. Dès la fin du XVIIIe siècle et tout au long du XIXe siècle, la question sociale émerge de la profonde paupérisation issue du développement de l'économie industrielle. Trois réponses sont alors proposées. La première se situe dans le domaine des conditions de travail : associations et syndicats s'y épanouissent. La seconde relève des revenus de substitution liés à la maladie, au chômage ou à la vieillesse. C'est là le domaine des assurances sociales. Enfin, troisième réponse, celle s'adressant à la vie hors du travail : habitat, hygiène, conditions de vie, éducation des enfants, loisirs... Et c'est justement ce domaine que prennent en charge les Centres Sociaux.

Dès le début, ceux-ci ont valorisé la collaboration active d'habitants devenant acteurs à part entière de tout ce qui est entrepris pour le mieux-être de tous et de chacun. Cette proximité revendiquée implique l'indépendance de chaque centre à l'égard de toute autorité ou idéologie, mais aussi les uns par rapport aux autres sans que cela exclue pour autant toute logique fédérative. Ce dont il s'agit, c'est bien de rester le plus proche possible des habitants et de la réalité que ceux-ci vivent au quotidien. Cette parenté locale est fondatrice du dynamisme du mouvement qui va se confirmer au cours des années.

Roberd Durand distingue dans son ouvrage trois époques distinctes dans l'histoire des Centres Sociaux. Tout d'abord celle des pionniers (1897-1945) qui voit de nombreuses initiatives naître indépendamment les unes des autres mais rester encore assez confidentielles. Les promoteurs de l'expérience, catholiques militants, subsistent en marge d'un monde ouvrier tourné pour l'essentiel vers l'action syndicale et politique. La deuxième époque s'étend de 1945 à 1983. Elle correspond à une reconnaissance officielle concrétisée à partir de 1971 par un financement spécifique et un agrément par la CAF. Cette période est aussi celle d'une appropriation du centre social par les habitants du quartier. Dernière époque, celle qui débute en 1984 et qui s'assimile à un temps de turbulence. La société salariale en crise et la précarisation accélérée des emplois provoquent une crise du militantisme, un repli domestique et le désengagement de l'Etat devenu au fil des temps omniprésent au niveau du social. Nouvelle époque nouveau défi à relever pour ce mouvement incontournable du paysage contemporain.

J.T.

Syros, 1996 (262 p., 140 F)

REVUES



RECHERCHE SOCIALISTE N° 4

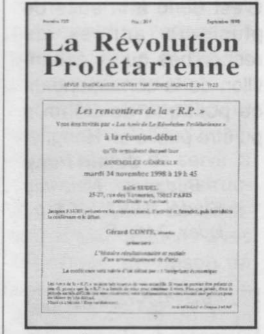
Dans une vision historique et structurelle de son passé, Recherche Socialiste nous entraîne cette fois dans une analyse ponctuelle des neuf fédérations. Nous assistons successivement de 1944 à 48 au kaléidoscope des différentes entités de la SFIO dans leur vécu politique ; Bouches-du-Rhône, Cher et Indre, Côtes-du-Nord, Drôme, Gironde, Hérault, Oise et Somme. Pour chaque radioscopie, trois fils conducteurs organisent la pensée : dyslexique et idéologie, histoire, communication.

Après un an de parution humaniste, la revue nous propose une étude sur les images socialistes de 44 à 48 : philosophie politique, réalisation et exercice du pouvoir, question de la condition féminine, défi éducatif.

Enfin, Denis Lefèbvre intègre la recherche de ce numéro par une biographie de Roger Quilliot, chant du cygne d'un fidèle ami de l'OURS, homme au croisement de l'action engagée et du recul intellectuel propre au concepteur.

E.C.

OURS, 86, rue de Lille, 75007 Paris, le Numéro 60 F.



LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE N° 722

Avec *La Révolution prolétarienne* on ne peut parler seulement de vue positiviste, il s'agit, de plus, d'une analyse très fine de la situation sociale et politique sous l'angle de la laïcité et du syndicalisme. On ne peut non plus parler seulement d'idéologie engagée. Il s'agit encore d'une vision politique fondée sur l'honnêteté intellectuelle. Bref, au-delà d'une authentique dialectique de l'intégration et du dépassement, nous touchons le concept de la vérité prolétarienne.

Au cours de leur prochaine "Réunion-débat", qui se tiendra salle Sudel, 25 rue des Tanneries dans le 13ème arrondissement, Gérard Conte présentera l'histoire révolutionnaire et sociale d'un arrondissement de Paris.

E.C.

R.P. J.Moreau, 26 rue des Rosiers, 75004 Paris. Le numéro 30 F.

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :
— **Luttes ouvrières - 16e/20e siècle**
— **Les paysans Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire**
— **Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?**
— **Les années munichoises (1938/1940)**
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

Un maquis d'antifascistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Les nouvelles passerelles de l'extrême-droite
par Thierry Maricourt
200 pages — **120 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
253 pages — **129 F**

Dictionnaire des auteurs prolétariens
par Thierry Maricourt
275 pages — **185 F**

Plaidoyer pour Ravachol
par Thierry Maricourt
125 pages — **65 F**

Barbelés à Argelès et autour d'autres camps
par Francisco Pons
282 pages — **140 F**

La collaboration dans l'Eure 1940-1944
par Julien Papp
278 pages — **150 F**

Ces barbelés oubliés par l'Histoire
par Jacques Sigot
351 pages — **138 F**

Le Petit Père Combes
par Jacques Risse
236 pages — **130 F**

Le gâchis audiovisuel
par J.-J. Ledos, J.P. Jézéquel et P. Regnier
222 pages — **87 F**

Les enfants de la guerre
par Gilles Ragache
322 pages — 139 F

La Républicature
par Bertrand Tillier
175 pages — 160 F

Poulbot le père des gosses
par Francis Robichon
112 pages illustré — **250 F**

Naissance de l'Ecole du Peuple (1815-1870)
par F.-J. Jacquet-Francillon
320 pages — **170 F.**

Intellectuels et politique
par Christian Delporte
128 pages — **70 F.**

Femmes et militantismes
par Dominique Loiseau
238 pages — **130 F.**

La parole en chantant
par Thierry Maricourt
182 pages — **99 F.**

Voyage au pays de l'arbitraire
par Yonnel Liègeois
256 pages — **120 F**

La politique expliquée aux enfants
par Denis Langlois
128 pages — **65 F**

J'ai dit non ! Témoignage d'un réfractaire au STO
par Maral Bénévent
205 pages — **80 F**

Les Maoïstes
par Christophe Bourseiller
345 pages — **139 F**

Les libertines, plaisir et liberté au temps des Lumières
par Olivier Blanc
279 pages — **135 F**

Négationnistes : les chiffonniers de l'Histoire
Collectif - 238 pages — **120 F**

Journal Officiel de la Commune
656 pages — **300 F**

Histoire du personnel des prisons françaises du XVIIIe s. à nos jours
par Christian Carlier
272 pages — **150 F**

Histoire du Dimanche de 1700 à nos jours
par Robert Beck
384 pages — **150 F**

La prison aux champs
par Christian Carlier
736 pages — **260 F**

Thomas Munzer ou la guerre des paysans
par Maurice Pianzola
288 pages — **145 F**

Le Livre Noir du Communisme
Collectif
848 pages — **189 F**

19 décembre 1947 : Force ouvrière
par l'UD FO de Seine-St-Denis
350 pages — **98 F**

Mémoires du Front Populaire
Collectif
95 pages — **148 F**

La mine et ceux qui en vivent
par Laurent Doussin
246 pages — **150 F**

L'éveil d'un monde ouvrier
par Pierre Coftier
168 pages — **140 F**

Ouvriers en banlieue XIXe-XXe siècle
par Jacques Girault
448 pages — **150 F**

L'Honneur et la conscience
par Bernard Comte
302 pages — **130 F**

L'Age des Casernes
par Michel Auvray
326 pages — **140 F**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

Clara Zetkin, féministe sans frontière
par Gilbert Badia
336 pages — **125 F**

Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline
par Pierre Broué
496 pages — **125 F**

Renaud Jean, le tribun des paysans
par Gérard Belloin
336 pages — **125 F**

Rosa Luxembourg épistolière
par Gilbert Badia
255 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE : Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
Chaque volume — **65 F**
— **La Chevalerie**
— **L'Egypte**
— **Les Loups**
— **L'Amazonie**
— **Les Gaulois**
— **Les dragons**
— **La création du monde**
— **Les Incas**
— **La Grèce**
— **Les Vikings**
— **Les animaux fantastiques**
— **Les ours**
— **Vers l'Amérique**
— **L'Europe**
— **Les Indiens**
— **Ciel et étoiles**
— **Les métamorphoses**
— **Les félins**
— **Terres de mystère**
— **La forêt**
— **La mer**
— **L'Orient**
— **Sports et jeux**

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, illustrées
Chaque volume — **48 F**
— **Les Baleines**
— **Les Géants**
— **Les Fées**
— **L'Hiver**
— **Les sorcières**
— **Les musiciens**
— **Les couleurs**
— **Le printemps**
— **Les chats**
— **L'automne**
— **Les trésors**
— **Les grands gentils loups**
— **Le soleil et la lune**
— **L'orage**

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **33 F.**
— **Le Secret du grand-frère**, une histoire de canuts
— **Léa, le Galibot**, une histoire de mineurs
— **Le Ruban noir**, une histoire de tisserands
— **La Revanche du p'tit Louis**, une histoire de forgerons
— **Les cordées de Paris**, une histoire de ramoneurs
— **Les jumeaux de Carmaux**, une histoire de verriers
— **Frères du vent**, une histoire de mousses
— **Les Princes du rire**, une histoire de jongleurs
— **Quand la Charlotte s'en mêle**, une histoire de dentellières
— **Le sauvetage du proscrit**, une histoire de typographe
— **Le paquet volé**, une histoire de saute-ruisseau
— **Les fendeurs de liberté**, une histoire d'ardoisiers
— **L'audace de Nicolas**, une histoire de cheminots
— **Voyage au bout de la Loire**, une histoire de mariniers
— **Le cadeau d'Adrienne**, une histoire de porcelaines
— **Fleurs d'Ajonc**, une histoire de pêcheurs
— **Le rêve de bel humeur**, une histoire de marchand de livres
— **Papillon de papier**, le petit rat de l'opéra
— **La robe de bal**, une petite couturière
— **Les moutons d'Armel**, un berger de Provence



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 103
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....
Profession ....
Adresse ....
Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 5027 58 E ROUEN

L'amateur de livres



L'AMATEUR DE LIVRES.

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Aron (Robert), **Histoire de la Libération de la France Juin 1944-Mai 1945.** Fayard, Gdes Et. Contemporaines 1959 (S.P.) 779 p, index .... 70 F

Armstrong (H.-E), **Tito et Goliath.** Les Iles d'Or 1952, 363 p .... 50 F

Astier (Emmanuel d'), **Les Grands.** Gallimard 1961, 213 p .... 40 F

Aynard (Joseph), **La Bourgeoisie française.** Lib. Acad. Perin 1934, 517 p, index .... 70 F

Beau de Loménie, **Les responsabilités des dynasties bourgeoises.** *Tome 5 de Hitler à Pétain.* Denoël 1973, 685 p index ... 60 F

Bertaut (Jules), **Le retour à la Monarchie (1815-1848).** Fayard 1943 (défraîchi) .... 45 F

Brun et Galland, **Droit du Travail.** Sirey 1958, 1053 p, index .... 70 F

Byrnes (James F.), **Cartes sur table** (Speaking frankly), Morgan 1947, 619 p, index .... 70 F

Calmette (Joseph), **Les Grands Ducs de Bourgogne.** A. Michel 1949, 405 p .... 70 F

Chevrillon (André), **Taine Formation de sa pensée.** Plon 1932, 415 p .... 60 F

Cogniot (Georges), **Laïcité et réforme démocratique de l'enseignement.** Ed. Sociales 1974, 364 p .... 30 F

(Commune) **Enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars 1871.** Lib. Législative A. Wittersheim 1872. 590 p index . Rel. d. bas. dos à nerfs (TBE) .... 380 F

Daudet (Léon), **la tragique existence de Victor Hugo.** A. Michel 1937, 252 p .... 45 F

Despaux (Albert), **L'inflation dans l'Histoire.** s.n. éditeur s.d. (défraîchi) .... 40 F

Dommanget (Maurice), **Sylvain Maréchal l'Egalitaire "L'Homme sans Dieu".** Spartacus N° 17, 516 p .... 60 F

Dorgelès (Roland), **Carte d'identité.** *Récit de l'occupation.* A. Michel 1945, 90 p. .... 40 F

Duchemin (René-Paul), **Y aurait-il intérêt à dévaluer le Franc ?** s.n.éd. 1934, 66 p .... 30 F

Duplay (Maurice), **Le Général Boulanger.** Les Ed. Nationales 1936, 222 p .... 50 F

(Economie et Politique) **La Crise.** Ed. Sociales 1975, ensemble des 3 numéros (251,252,253) .... 45 F

Eksteins (Modris), **Le sacre du printemps.** *La grande guerre et la naissance de la modernité.* Plon 191 424 p index .... 40 F

Estailleur- Chanteraine (Philippe d'), **Histoire de la Nation française.** J.B.Janin ed. 1946 (défraîchi) .... 40 F

Fourastié (Jean), **Le Grand Espoir du Xxe Siècle.** PUF 1949, 223 p. .... 40 F

Gaxotte (Pierre), **La France de Louis XIV.** Hachette 1946, 396 p .... 60 F

George (Henry), **Progrès et pauvreté.** *Enquête sur la cause des crises industrielles et de l'accroissement de la misère...* Alcan 1925, 533 p .... 70 F

Gignoux (C.-J.), **La crise du capitalisme au Xxe siècle.** Sté d'Ed. Econ. et Sociale (s.d.) 293 p .... 50 F

Gluckstein (Ygael), **Les satellites européens de Staline.** Les îles d'Or 1953, 333 p .... 50 F

Gobineau (Arthur de), **La Troisième République et ce qu'elle vaut.** Lagrange 1943, 268 p .... 50 F

Gorkin (Julian), **Destin du XXe siècle de Lénine à Malenkov.** *Coexistence ou guerre permanente ?* Les îles d'Or 1954, 301 p .... 60 F

Greilsamer et Scheidermann, **Un certain Monsieur Paul.** *L'affaire Touvier.* Fayard 1989, 260 p .... 45 F

Grousset (René), **Histoire de la Chine.** Fayard Les gdes Et. Hist. 1962, 462 p .... 50 F

Halévy (Daniel), **Courrier de Paris.** Grasset 1932, 313 p .... 45 F

Hersch (Jeanne), **Idéologies et réalité.** *Essai d'orientation politique.* Plon 1956, 276 p .... 40 F

Herzog (Philippe), **L'Economie à bras-le-corps.** Ed. Sociales 1982, 332 p ...... 40 F

Hunt (Carew), **Théorie et pratique du communisme.** Les îles d'Or 1952, 306 p .... 60 F

James (Emile), **Histoire de la pensée économique au Xxe siècle.** PUF 1955, 2 vol. (308+711pp.) .... 100 F

Jenny et Weber, **Concentration et politique des structures industrielles.** La Ducumentation française 1974, 187 p .... 30 F

Juin (Maréchal), **Mémoires.** Fayard Les Gdes Et. Contemporaines 1960, 2 vol. (405+380pp) index .... 100 F

Lacave-la-Plagne, **Souvenirs de la Troisième République.** *par un ancien député des*

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

Hautes-Pyrennées. Presses Univ. 1950, 218 p .... 50 F

Larmeroux (Jean), Les Etats-Unis du Monde. Sennac 1946, 62 p (défraîchi) .... 30 F

Laurat (Lucien), Du Komintern au Kominform. Les îles d'Or 1951, 102 p .... 45 F

Laurat (Lucien), Staline la linguistique et l'impérialisme russe. Les îles d'Or 1951, 92 p .... 45 F

Lechartier (G.), Intrigues & diplomaties à Washington (1914-1917). Plon 1919, 303 p .... 50 F

Lecomte (Georges), Thiers. Dunod 1933, 315 p .... 40 F

Le Hénaff (Armand), Le Droit et les Forces. *Etudes sociologiques.* Alcan 1926, 174 p .... 30 F

Leroy, Linet et Nevers, 1943-1945 la Résistance en enfer. Messidor 1991, 379 p .... 50 F

Lévis Mirepoix (Duc de), Le siècle de Philippe le Bel. Amiot*Dumont 1954, 257 p .... 50 F

Lewi (Henri), Bruno Schulz ou les stratégies messianiques. La Table Ronde 1989, 286 p index .... 50 F

Linet (Roger), 1933-1943 La traversée de la tourmente. Messidor 1990, 383 p .... 50 F

Lippmann (Walter), Crépuscule des Démocraties ? Fasquelle 1955, 238 p .... 40 F

Marchais (Georges), L'espoir au présent. Ed. Sociales 1980, 201 p .... 30 F

Marchais (Georges), Démocratie. Messidor 1990, 307 p .... 30 F

Mende (Tibor), Réflexions sur l'histoire d'aujourd'hui. Seuil 1958, 255 p .... 30 F

Mendès-France (Pierre), Pour préparer l'avenir. Denoël 1968, 120 p .... 30 F

Mendès-France (Pierre), Choisir. *Conversations avec Jean Bothorel.* Stock 1974, 400 p .... 40 F

Naidoo (Indres), Dans les bagnes de l'apartheid. Messidor 1986 252 p .... 30 F

Noël (Léon), L'agression allemande contre la Pologne. *Une ambassade à Varsovie 1935-1939.* Flammarion 1946, 508 p (défraîchi) .... 50 F

Nogaro (Bertrand), La vie économique. *Cours pratique d'économie politique.* Delagrave 1934 ? 276 p .... 40 F

Passavant (Roland), Golfe, Tempête pour la Paix. Messidor 1991 .... 30 F

Passavant (Roland), Les mystères du sport en RDA. Les Editeurs Français Réunis 1972, 188 p .... 40 F

Paupert (Jean-Marie), Les mères Patries. *Jérusalem, Athènes et Rome.* Grasset 1982, 345 p (défraîchi) .... 35 F

Poperen (Claude), Renault regards de l'intérieur. Editions Sociales 1983, 228 p index .... 40 F

Rochet (Waldeck), Ecrits politiques (1956-1969). Editions Sociales 1976, 303 p .... 35 F

Rockefeller (Nelson), L'avenir du Fédéralisme. Presse d'Europe 1964, 97 p ...... 30 F

Roz (Firmin), Histoire des Etats-Unis. Fayard 1930, 475 p .... 50 F

Roucaute (Yves), Splendeurs et misères des journalistes. Calmann-Lévy 1991, 417 p index Cart. .... 60 F

Saulieu (François de), Le Travail et la Peine des hommes. S.E.J.T. 1985, 238 p .. 50 F

Sembat (Marcel), Faites un Roi sinon Faites la Paix. E.Figuière 1913, 278 p (défraîchi) .... 60 F

Serge (Victor), Le tournant obscur. Les îles d'Or 1951, 170 p .... 60 F

Smith (C.A.), Echappés du Paradis. *Huit témoignages sur le communisme soviétique.* Ed. du Fuseau 1952, 287 p .... 60 F

Stypulkowski (Z.), Invitation à Moscou. Les îles d'Or 1952, 313 p .... 60 F

Thorez (Maurice), Fils du Peuple. *Nouvelle édition.* Ed. Sociales 1960, 369 p .... 40 F

Thorez (Paul), Les enfants modèles. Lieu commun 1982, 198 p .... 40 F

Tollet (André), La Classe ouvrière dans la Résistance. Ed. Sociales 1969, 314 p .... 40 F

Tristan (Flora), Lettres. *Réunies, présentées et annotées par Stéphane Michaud.* Seuil 1980, 268 p index .... 50 F

Troyat (Henri), TolstoÏ. Fayard Gdes Et. littéraires 1965, 889 p index .... 60 F

Valera (Fernando), La République espagnole dans le cadre de la Politique internationale. Plaquette de 46 p .... 30 F

Van Leisen (Herbert), Mirabeau et la Révolution royale. Grasset 1926, 213 p .... 35 F

Villat (Louis), La Révolution et l'Empire (1789-1815). PUF "Clio" 1936, 2 vol (421+357pp) index .... 120 F

Vogüé (Eugène-Melchior de), Journal Paris Saint-Pétersbourg 1877-1883. Cahiers verts 1932, 351 p (défraîchi) .... 60 F

Waldeck Rochet, Ceux de la terre. Ed. Sociales 1963, 370 p .... 30 F

Walesa (Lech), Un chemin d'espoir. *Autobiographie.* Fayard 1987, 606 p .... 45 F

Wieviorka (Annette), Ils étaient juifs, résistants, communistes. Denoël 1986, 357 p index .... 60 F

Zarifian (P.), Inflation et crise monétaire. Economie et Politique Ed. Sociales 1975, 382 p .... 30 F

Cahiers du Communisme.

- **1979 - XXIIIe Congrès du PCF**
- **1982 - XXIVe Congrès du PCF**
- **1985 - XXVe Congrès du PCF**
- **1987 - XXVIe Congrès du PCF**
- **1991 - XXVIIe Congrès du PCF**
- **1992 - XXVIIIe Congrès du PCF**

Chaque volume .... 40 F

C'EST TOUS LES JOURS NOEL

"Il était une fois, mais écoute bien car il n'y en aura pas de deuxième"... C'est ainsi que ma mère commençait les histoires qu'elle me racontait chaque soir, il y a maintenant un demi-siècle, avant l'arrivée de la télé. Elle éteignait la lumière, tirait sa chaise près de la cheminée, puis elle se mettait à parler doucement tout en remuant la soupe dans la marmite suspendue à la crémaillère. Il me suffisait d'observer les reflets du feu, dans ses yeux, pour imaginer tous les monstres qui naissaient sur ses lèvres et qui me terrifiaient. Au bord du sommeil, elle me rassurait d'un baiser sur les paupières, me chuchotait à l'oreille que mes rêves seraient plus forts que les ogres affamés, que les fées maléfiques. Tant qu'elle a été de ce monde, les combats que je livrais, la nuit, tournaient à mon avantage. Ensuite, je les ai tous perdus, ainsi que ceux du jour.

Bien sûr, j'ai connu des moments de bonheur, mais je n'ai jamais su les retenir. Il filait entre mes doigts, comme une poignée de sable blanc. J'ai tout fait pour maintenir ma tête hors de l'eau... Trente six métiers, trente six misères... Il m'est arrivé de vendre des magnétoscopes à des aveugles, l'intégrale de Beethoven à des sourds, un VTT à une centenaire ! J'ai passé des semaines à mettre au point une peinture grise, légèrement caoutchouteuse avec laquelle je recouvrais les numéros perdants de Millionnaire, de Bingo, de Black-Jack que je ramassais dans les caniveaux, et que je revendais à moitié prix.

Un jour, au Havre, je me suis embauché sur un cargo minéralier qui filait prendre 50 000 tonnes de cette terre rouge où se cache le nickel, en Nouvelle-Calédonie. J'ai débarqué en octobre à Nouméa, au début de l'été austral, et je me suis rendu compte que là non plus personne n'avait besoin de mes deux bras. J'ai traîné dans la ville blanche, le temps de dépenser ma paye de soutier, puis j'ai échoué dans un squat du quartier de la vallée du Tir. Aucun des types qui habitaient là n'était végétarien, mais ils subsistaient tous grâce à l'herbe que faisait pousser un de leurs copains à trois kilomètres du Haut-Commissariat ! Je tuais les journées allongé sur une natte, le regard fixé au plafond en écoutant les cassettes de kaneka qu'un rasta kanak enclenchait machinalement dans une chaîne délabrée. Je crois que j'aurais pu finir ma vie dans cette baraque si, un soir de décembre, l'un de mes compagnons d'infortune n'était revenu au squat encombré d'un gros pochon qu'il venait de prélever dans une voiture garée fenêtres ouvertes devant la bibliothèque Bernheim. Il a découvert, en même temps que moi ce que renfermait le sac : une houppelande rouge, un pantalon bouffant de même couleur, une paire de bottes et une barbe postiche. Tout au fond, il y avait encore un polaroïd avec son cordon de commande à distance, et tout un stock de pellicules. Je lui ai acheté le lot avec le billet de la dernière chance, un 5 000 francs "Pacifique" qui était collé à l'intérieur de ma cuisse par un morceau de sparadrap.

Je me suis déguisé, dès le lendemain matin, et j'ai arpenté les rues de Nouméa. Il y avait déjà des types à mon image qui suaient en rouge et blanc devant tous les magasins, tous les supermarchés, et j'ai fini par me rabattre sur la baie des Citrons envahie par les baigneurs. Pas un seul môme n'a accepté de s'asseoir sur mes genoux. J'ai fait ma première et dernière photo de la journée avec un couple de surfeurs japonais, puis j'ai dormi sur le sable avec mon uniforme pour oreiller.

Au cours de la semaine qui a suivi, personne n'est venu me tirer la barbe pour se faire tirer le portrait. J'ai marché, marché, sous le soleil, avec les bottes qui me faisaient mal, la houppelande qui me faisait suer, sans même savoir où j'allais. Un matin, alors que j'approchais de Dumbéa, une camionnette bâchée s'est arrêtée à ma hauteur. Un Kanak rigolard a passé la tête par la fenêtre.

– Alors Père Noël, on est en panne de traîneau ?

Je l'ai regardé, et tout a lâché d'un coup. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai senti les larmes couler sur mes joues. Il a ouvert la portière.

– Allez grimpe, je t'emmène...

Il s'appelait Abel et remontait vers le Nord, sur la vallée de la Hienghène. Je lui ai raconté ma vie tout au long de la transversale qui relie Koné à Poindimié. La nuit tombait sur la Poule couveuse et le Sphinx de basalte qui gardent l'entrée de la baie quand il a bifurqué vers une piste qui grimpait dans la montagne. Il a levé le bras à hauteur d'un embranchement pour me montrer le village de Tiendanite où reposent Jean-Marie Tjibaou et dix de ses compagnons, puis il a encore fallu avaler de la poussière et se faire ballotter sur la caillasse pendant une demi-heure avant d'atteindre la tribu de Tendo, une cinquantaine de maisons, de cases, nichées au creux d'une vallée que n'atteignaient ni les ondes de la radio, ni celles de la télévision.

J'ai présenté la coutume au chef, en lui offrant un morceau de tissu, le manou, ainsi qu'un paquet de tabac. Il m'a ouvert les chemins du village en prononçant un discours d'où il ressortait que Tendo avait connu trois événements importants depuis le début du siècle : l'arrivée des missionnaires protestants en 1909, l'ouverture de la classe d'école en 1944, et enfin la venue du Père Noël, en 1997 ! Les femmes m'ont servi des crevettes de creek accompagnées d'ignames, de patates douces, de manioc, puis Abel m'a conduit dans la grande case que les hommes du village avaient construites, deux années plus tôt, pour accueillir le congrès de Palika, un parti kanak indépendantiste. Les jours ont passé, paisiblement, et le vingt-quatre décembre, à six heures du matin, j'ai été réveillé par la chorale des coqs à laquelle s'étaient joints tous les enfants du village. Ils étaient rassemblés devant l'ouverture basse de la case, et un silence craintif s'est instauré quand je suis sorti avec ma barbe blanche, ma houppelande, mon pantalon bouffant et mes bottes noires. Abel les a rassurés et les a installés, un à un, sur mes genoux, devant la porte du petit temple. A la fin de la journée, j'avais épuisé mon maigre stock de pellicules, et les polaroïds trônaient en bonne place dans toutes les maisons en tôle de Tendo. Le soir, en attendant les douze coups de minuit, on a dégusté un bougna de poulet cuit dans le lait de coco qu'avaient préparé Sidonie, Marie et Solange. Pour les remercier, je me suis installé près du feu où chauffaient les marmites et, toujours habillé en Père Noël je leur ai raconté deux puis trois histoires maternelles que je croyais oubliées à tout jamais. Le feu dansait dans mes yeux. Peu à peu toutes les femmes, tous les hommes, tous les enfants se sont approchés pour m'écouter. Il faisait presque jour quand Abel m'a raccompagné au seuil de la grande case. En me serrant la main il m'a demandé si j'accepterais d'aller parler à la veillée, dans tous les villages de la vallée. J'ai dit oui...

Cela fait maintenant un an que je me promène dans les tribus de la chaîne, barbu et habillé en rouge. Je crois bien qu'au monde, je suis le seul Père Noël à temps complet... Chaque soir, je m'assois devant un feu qui fait briller les regards. Je laisse le silence s'installer et je commence toujours de la même façon :

"Il était une fois, mais écoutez bien car il n'y en aura pas de deuxième"...

Didier DAENINCKX
Tendo, Province Nord, octobre 97